

MINISTERE DE LA CULTURE ET DE LA COMMUNICATION

**Concours 2003 - 2004
Architecte en Chef des Monuments Historiques**

**VENDREDI 9 AVRIL 2004
9H00 - 14H00**

EPREUVE N° 5
Selon l'arrêté du 31 juillet 2003

**Durée 5 heures
Coefficient : 5**

Une analyse raisonnée d'un projet concernant un monument historique ou un ensemble urbain.

Pièces remises au candidat :

- sujet - 1 page
- dossier N° 1 : 3 articles de documentation historique et de présentation des travaux (25 pages)
- dossier N° 2 : 8 courriers divers et extraits de rapports administratifs (13 pages)
- dossier N° 3 : 4 photographies montrant les dispositions anciennes de l'église
- dossier N° 4 : 8 photographies de l'église après son bombardement
- dossier N° 5 : 2 dessins du projet de restauration
6 photographies du massif occidental de l'église en cours de travaux et après restauration

MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DE LA COMMUNICATION

Concours
pour l'accès au corps
des architectes en chef des monuments historiques
- Avril 2004 -

ÉPREUVE D'ANALYSE RAISONNÉE
D'UN PROJET CONCERNANT UN MONUMENT HISTORIQUE
OU UN ENSEMBLE URBAIN

Durée : 5 heures

Coefficient : 5

SUJET

La restauration du massif occidental de l'église Notre-Dame de Saint-Lô

Gravement atteinte par les bombardements alliés de 1944, l'église Notre-Dame de Saint-Lô a fait l'objet d'une importante restauration effectuée sous la direction de l'architecte Yves-Marie Froidevaux.

A partir du dossier ci-joint et de vos connaissances personnelles, analysez le projet mis en oeuvre sur le massif occidental de l'église au regard des pratiques, des règles et des idéaux de restauration en vigueur à l'époque.

Avec un demi siècle de recul, quel jugement peut-on formuler aujourd'hui sur cette restauration ?

En dernier lieu, et à supposer que des travaux s'avèreraient de nouveau nécessaires sur le monument, quels pourraient être les programmes de restauration envisageables pour le dernier étage et la flèche de la tour sud ?

Votre analyse et vos réponses pourront être accompagnées d'éléments graphiques.

DOSSIER N° 1

3 articles de documentation historique et de présentation des travaux.
(25 pages)



ART DE BASSE-NORMANDIE

N° 62 — NUMERO SPECIAL CONSACRE A SAINT-LO

1974

La direction de la revue exprime sa gratitude à tous ceux qui l'ont aidé à réaliser ce numéro spécial et tout particulièrement au docteur Jean Patouas, maire de Saint-Lô et au Conseil Municipal ; à M. l'archiprêtre Laurent, curé-doyen de Notre-Dame ; à M. Yves Nedelec, directeur des Archives Départementales.

SOMMAIRE

- P. 3 : André DUPONT : Chronologie.
P. 7 : Monseigneur JACQUELINE : Histoire de l'église paroissiale.
P. 11 : Gabrielle THIBOUT : L'église Notre-Dame de Saint-Lô, ses campagnes de construction.
NOTE : Cet article est le même que celui qui a été publié dans le Congrès Archéologique du Cotentin et de l'Avranchin (1966, pp. 280-299). Nous remercions vivement M. Francis Salet, directeur scientifique de la Société Française d'Archéologie et M. Alain Erlende-Brandenburg, directeur des publications de la Société, qui ont bien voulu que nous le reproduisions tel.
P. 25 : Martine CALLIAS BEY-DUFOURCQ : Les vitraux de Notre-Dame de Saint-Lô.
P. 29 : Yves-Marie FROIDEVAUX : La restauration de l'église Notre-Dame.
P. 33 : Jean LAURENT : Visite de l'église Notre-Dame.
P. 37 : Jean BARBAROUX : Autres monuments de Saint-Lô.

Photos et Documents

- Archives Départementales de la Manche : p. 1, 2, 6, 8, 10, 12, 13, 22, 26, 35 dr.
DEBON : couverture IV.
Fernand GODEY, photographe aux Archives Départementales : p. 18, 19, 21, 23, 34, 38 bas, 40.
Journal « La Manche Libre » : p. 29.
Société Française d'Archéologie : p. 11.
G. THIBOUT : p. 14.
Tous les autres documents sont la propriété d'Art de Basse-Normandie.

TARIFS ET CONDITIONS D'ABONNEMENT : 4 NUMEROS
Ordinaire : 48 F — Etranger : 55 F — Bienfaiteur : 90 F

Adresser au directeur de la publication : J. POUGHEOL
49, rue Canchy, 14000 Caen — C.C.P. Rouen 1589-59 G

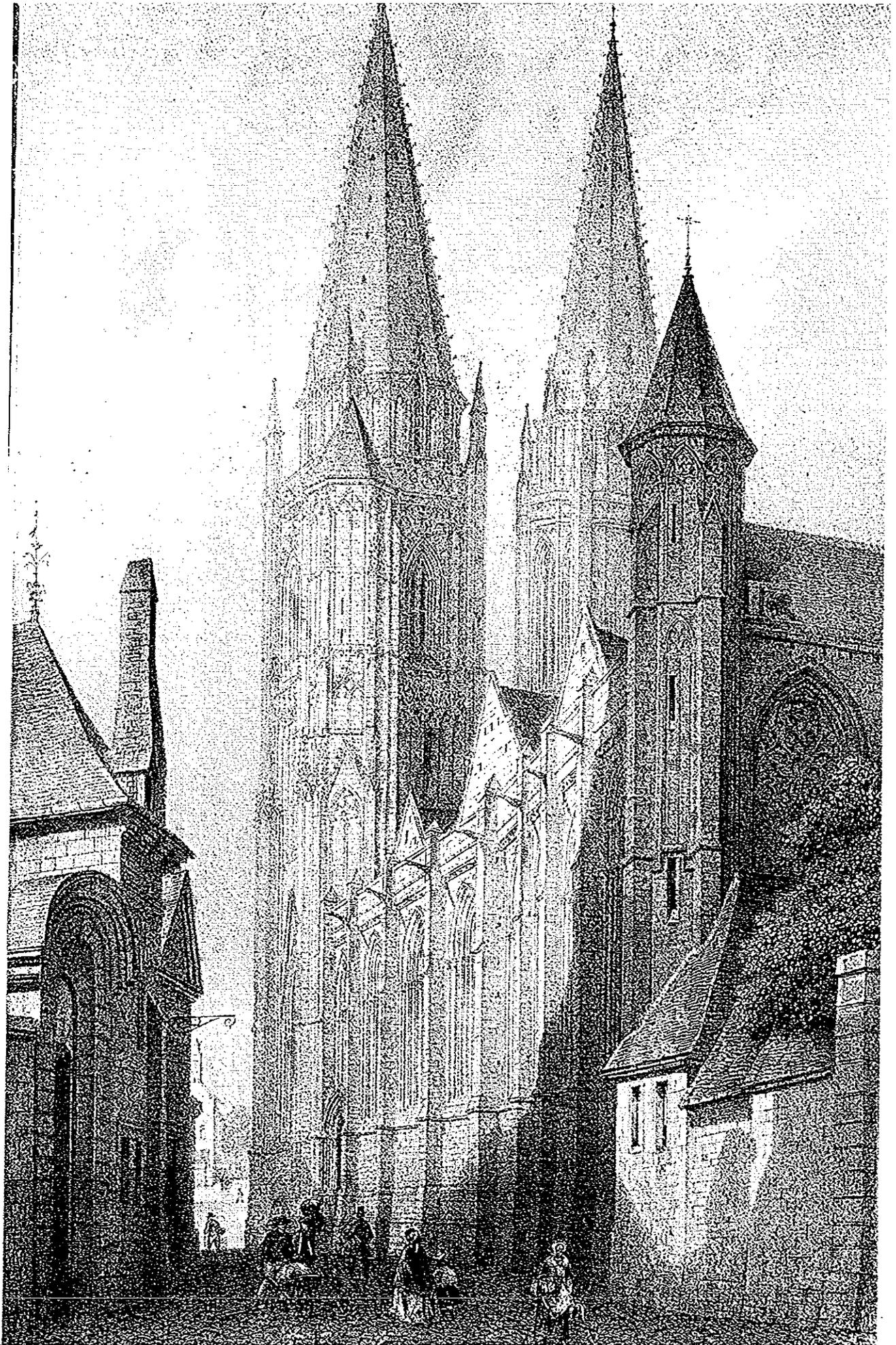
Reproduction interdite pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.



Saint-Lô, au milieu du XIX^e siècle, lithographie de Levasseur.

La photo de couverture représente le vitrail de la Trinité dans le déambulatoire sud de l'église Notre-Dame ; œuvre d'Arnoult de Nimègue, 1515.

Page suivante, l'église Notre-Dame, lithographie d'Emile Sagot ; figures de Gaildrau.



Les éphémérides Saint-Loises

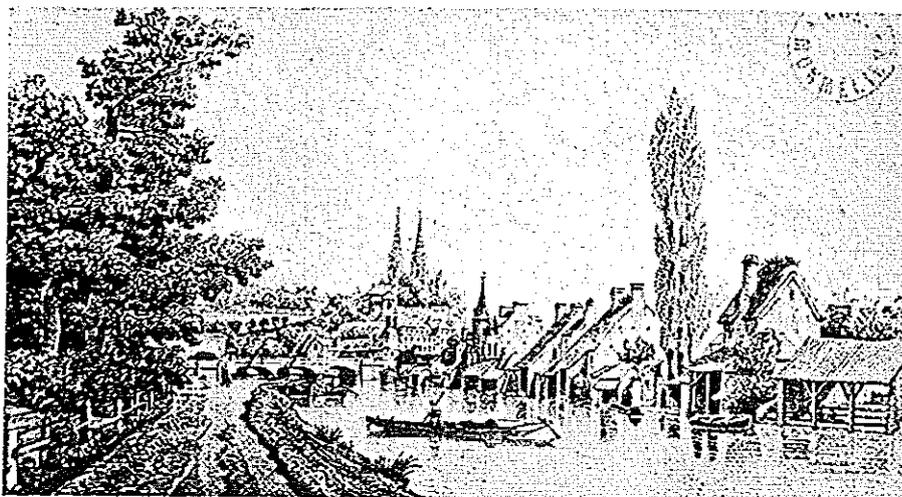
- 549 Saint Lô, présent au cinquième concile d'Orléans, s'y qualifie d' « évêque de l'Eglise de Coutances ou de Briovère ».
- 889-890 Les Vikings, après avoir vainement tenté d'emporter Paris, passent en Cotentin. Ils assiègent Saint-Lô, s'en rendent maîtres en coupant son approvisionnement en eau, massacrent les habitants.
- 1025 Après cent douze ans d'exil des évêques de Coutances à Rouen, le siège épiscopal est rétabli à Saint-Lô par l'évêque Herbert.
- 1056 La charte de Guillaume le Bâtard, duc de Normandie, en faveur de la cathédrale de Coutances, charte qui contient une énumération des biens appartenant d'ancienneté au siège épiscopal, mentionne les deux paroisses de Saint-Lô, super Viriam fluvium (plus tard Sainte-Croix), et de Sainte-Marie, assise au château dudit Saint-Lô (Notre-Dame).
- 1139 L'évêque de Coutances, Auger, établit des chanoines réguliers dans l'église Saint-Lô. L'abbaye ne paraît toutefois constituée qu'entre 1143 et 1145.
- 1142 La ville de Saint-Lô se soumet à Geoffroy Plantagenêt, au cours de la guerre de succession qui suit la mort de Henri 1^{er} Beauclerc, duc de Normandie et roi d'Angleterre.
- 1159 La terre tremble à Saint-Lô, le 1^{er} janvier.
- 1174 L'église Saint-Thomas (de Cantorbéry), bâtie au sud-ouest du Champ-de-Mars actuel, est dédiée le 28 juillet, et érigée en paroisse avec un territoire détaché des paroisses Saint-Lô et Notre-Dame.
- 1202 Dédicace de l'église Saint-Lô (reconstruite ou modifiée par les chanoines), le 8 octobre. Jean sans Terre, duc de Normandie et roi d'Angleterre, passe à Saint-Lô.
- 1204 La ville de Saint-Lô se soumet sans difficulté au roi de France, Philippe-Auguste, lancé à la conquête de la Normandie.
- 1225 L'évêque de Coutances, Hugues de Morville, arbitre le différend qui oppose les bourgeois de Saint-Lô à l'abbé à propos de l'Hôtel-Dieu que lesdits bourgeois avaient commencé à construire au début du siècle.
- 1234 Statuts et règlements de la confrérie des tisserands.
- 1256 Le roi saint Louis passe à Saint-Lô.
- 1269 Second passage du roi saint Louis à Saint-Lô.
- 1275 Philippe III le Hardi accorde à Saint-Lô le privilège d'un atelier monétaire.
- 1297 Un acte du 11 juillet mentionne pour la première fois la paroisse de Saint-Lô sous le nom de Sainte-Croix de Saint-Lô. Construction de la tour nord de l'église Notre-Dame. La nef et probablement les bas-côtés paraissent avoir été élevés au cours du XV^e siècle.
- 1344 Le 3 avril, trois seigneurs normands, accusés de complicité avec Godefroy de Harcourt, sont exécutés à Paris, leurs têtes envoyées à Saint-Lô pour y être exposées.
- 1346 Edouard III, roi d'Angleterre, débarqué à Saint-Vaast-la-Hougue le 12 juillet, livre Saint-Lô au pillage le 22, jour de la Madeleine. Il fait inhumer à Sainte-Croix les têtes des trois seigneurs décapités.
- 1364 Après la bataille de Cocherel, Charles V donne commission à Henri de Thieuville, capitaine de Saint-Lô, de recevoir en son obéissance les sujets du roi de Navarre (1^{er} juin).
- 1365 Des compagnies anglaises et navarraises, qui doivent accompagner Du Guesclin en Espagne, se logent aux faubourgs de Saint-Lô et aux environs. Elles prennent et mettent à rançon les marchands qui vont et viennent.
- 1375 Ordre est donné au receveur des aides, le 9 mars, de délivrer à Girard de Figeac, « maître du gros canon de Saint-Lô », tout ce qui, entre autres, sera nécessaire pour fabriquer ledit gros canon, destiné au siège de Saint-Sauveur-le-Vicomte.
- 1418 Le 12 mars, Saint-Lô se rend au duc de Gloucester. C'est le début d'une occupation qui durera trente-deux ans.
- 1428 Le 6 décembre, les paroissiens de Notre-Dame transigent avec l'évêque de Coutances, seigneur de Saint-Lô, au sujet d'agrandissements de leur église faits sans tenir compte de ses droits, et notamment au sujet d'un escalier (existant encore sur la rue Henri-Amiard) qui empiétait sur la cour du manoir épiscopal.
- 1430 La cloche nommée l'Horloge (le bourdon) est fondue par Jehan Verin.
- 1449 Le 18 septembre, Saint-Lô se rend aux troupes du duc de Bretagne, allié de Charles VII.
- 1450 Le 15 avril, au matin, le connétable de Richemont quitte Saint-Lô pour se porter à l'aide des forces du comte de Clermont qui ont accroché, au Val de Formigny, les renforts envoyés d'Angleterre sous Thomas Kyriel. La victoire française est complète.
- 1464 On commence la construction du portail et de la tour du midi de l'église Notre-Dame.
- 1467 Au cours de la guerre dite du Bien public, une tentative des Bretons pour s'emparer de la ville de Saint-Lô, fidèle au roi, se solde par l'anéantissement des assaillants que les bourgeois ont enfermés par surprise dans la rue Torteron (novembre).
- 1470 Le roi Louis XI visite Saint-Lô en septembre.
- 1471 Le 28 mars, le cardinal évêque de Coutances approuve la création par les habitants de Saint-Lô d'une bibliothèque, dont les initiateurs sont Jean Boucard, évêque d'Avranches originaire de Saint-Lô, et Maître Ursin Thibault.
- 1520 Les statuts d'une confrérie de la Charité, érigée en l'église Sainte-Croix, sont approuvés le 5 août.
- 1532 Le 15 avril, au soir, le roi François 1^{er} arrive à Saint-Lô où il est l'objet d'une fastueuse réception.
- 1551 Par édit du mois de mars, le Présidial de Cotentin est établi à Saint-Lô. La ville le perdra en 1563. Il siègera d'abord à Caen, puis, en 1580, à Coutances.

- 1562 Troubles très graves à Saint-Lô, dont les Huguenots sont maîtres. Le « capitaine Groucy » fait « abattre les images du dedans de l'église et du portail de Notre-Dame ». L'évêque Artus de Cossé, prisonnier, est promené sur un âne à travers les rues de la ville, garotté et coiffé d'une mitre de papier. On imprime à Saint-Lô un ouvrage protestant, Le Nouveau Testament... traduit de grec en français (premier livre connu comme imprimé dans cette ville).
- 1563 Le roi Charles IX passe à Saint-Lô.
- 1565 Impression, à Saint-Lô, des Psaumes de David mis en rime française par Clément Marot et Théodore de Bèze.
- 1574 Le 1^{er} mai, Saint-Lô, de nouveau aux mains des Huguenots commandés par Colombières, est assiégé par les troupes royales du maréchal de Matignon. La ville est prise d'assaut le 10 juin. Colombières est tué sur la brèche.
- 1576 Le 22 mai, l'évêque Artus de Cossé cède, par échange, la baronnie de Saint-Lô à Matignon. Celui-ci fera réparer les fortifications de la ville, transformera la partie est de ces fortifications en citadelle ; pour ce faire on bouchera la porte du Neufbourg.
- 1581 Par édit du mois de décembre, un siège de vicomté est créé à Saint-Lô, qui jusqu'alors dépendait de la vicomté de Carentan.
- 1609 Création du collège de Saint-Lô, par lettres patentes du mois de décembre.
- 1624 L'église Saint-Thomas, ruinée par les guerres et qu'on n'a pu rétablir à sa place primitive, en raison de la proximité de la citadelle, commence d'être reconstruite dans la vallée du Torteron. On y dira la première messe le 1^{er} novembre 1630.
- 1630 La flèche de la tour du midi de l'église Notre-Dame est bâtie grâce à la générosité de Jean Dubois, qui a fait, en outre, dit Toustain de Billy, « vouster et bâtir le chœur de l'église en l'état où il est ». Le 7 août, pose de la première pierre du couvent des Pénitents, qui doit sa fondation au même Jean Dubois. L'église ne sera dédiée que le 22 novembre 1654.
- 1640 Le 3 mars, le chancelier Séguier, chargé de la répression de la révolte des Nu-Pieds, séjourne à Saint-Lô. La ville n'a pas participé à la sédition. Séguier repart le 4, à 8 heures du matin.
- 1642 Saint Jean Eudes prêche une mission à Saint-Lô (septembre-octobre). Il en prêchera deux autres, en 1663 et en 1675-1676.
- 1653 Le roi anoblit Jean Le Roy, sieur de la Barrière et de la Basseville, par lettres patentes du mois de mars. Les dites lettres mentionnent le fait que le roi d'Angleterre (Charles II, en exil) « autant de fois qu'il a passé par la dite ville de Saint-Lô n'a point pris d'autre logement que la maison du dit Le Roy... »
- 1666 Elaboration des statuts des sergers de Saint-Lô.
- 1679 Grâce à l'initiative de Jacques de Matignon, évêque de Condom, des reliques de saint Lô, émigrées depuis les invasions scandinaves et obtenues de l'évêque de Tulle, sont transférées dans l'église Notre-Dame, le 23 mai.
- 1681 Fondation du couvent des Nouvelles-Catholiques.
- 1685 Construction de la flèche nord de l'église Notre-Dame par l'architecte caennais Michel Brodon.
- 1693 Par édit du mois de septembre, le monnayage de Saint-Lô est supprimé et transféré à Caen.
- 1702 La cloche de l'Horloge est refondue par les fondeurs lorrains Brocard et Delapaix.
- 1712 Fondation du Bon-Sauveur. Le 29 septembre, les premières religieuses prononcent leurs vœux.
- 1714 Saint Louis - Marie Grignon de Montfort prêche à Saint-Lô. La mission s'achève par l'érection d'un calvaire sur la Falaise.
- 1732 La cloche de l'Horloge, fêlée, est de nouveau refondue dans son état actuel.
- 1761 L'ouverture de la route royale de Paris à Cherbourg, par Saint-Lô, est ordonnée. Les travaux durent 5 à 6 ans. Ceux de la route de Coutances sont exécutés à la même époque.
- 1770 Le collège est enfin logé dans un édifice élevé dans ce but sur un terrain dépendant de l'Hôtel-Dieu.
- 1786 Le 22 juin, le roi Louis XVI, se rendant à Cherbourg, passe à Saint-Lô.
- 1790 Le 14 juillet, la fête de la Fédération est célébrée sur le Champ-de-Mars.
- 1792 Saint-Lô prend le nom « républicain » de Rocher de la Liberté. Le 20 mai, on procède à la plantation d'un arbre de la Liberté sur le Champ-de-Mars.
- 1793 Confusion, effroi, mouvements de troupes à Saint-Lô où, le 29 octobre, on a appris l'avance des Vendéens dans le département. Le 21 avril, le Comité de surveillance du district de Saint-Lô a décidé l'établissement d'une fonderie de canons, qui fonctionnera jusqu'au 19 novembre 1794.
- 1794 Le 28 février, on plante de nouveau un arbre de la Liberté sur le Champ-de-Mars. Le précédent, l'arbre « girondin », doit céder la place à l'arbre « montagnard ». Il est abattu le 3 avril.
- 1798 Le collège, fermé en mai 1791, renaît de ses cendres, grâce à l'initiative de l'abbé Lemoigne qui, ayant fondé un pensionnat, s'adjoint quelques collaborateurs.
- 1800 Lerat de Magnyot, premier préfet de la Manche, nommé le 2 mars, s'installe à Saint-Lô le 22.
- 1806 Un dépôt d'étaçons est créé à Saint-Lô par décret du 4 juillet. Il est établi dans les bâtiments de l'ancienne abbaye.
- 1811 En juin, l'empereur Napoléon et l'impératrice Marie-Louise sont reçus à Saint-Lô.
- 1812 La citadelle de Saint-Lô est abattue. La porte du Neufbourg et ses deux tours disparaissent.
- 1814 Le duc de Berry passe à Saint-Lô. Il y séjourne deux jours.
- 1817 Le duc d'Angoulême passe à son tour à Saint-Lô.
- 1823 Construction du tribunal.
- 1824 Construction de la prison. Un dépôt de remonte est établi à Saint-Lô, dans l'abbaye. Le bâtiment élevé en 1704 par les religieux sera converti ultérieurement en caserne pour loger les cavaliers.
- 1829 La duchesse d'Angoulême passe à Saint-Lô. Elle est reçue à la Préfecture.
- 1830 Le roi Charles X, sur le chemin de l'exil, passe à Saint-Lô le 12 août.
- 1833 Le roi Louis-Philippe I^{er} et la reine Marie-Amélie, se rendant à Cherbourg, sont reçus à Saint-Lô, le roi le 30 août, la reine le 1^{er} septembre. Le 31 août, 5 000 gardes nationaux, massés sur le Champ-de-Mars, ont défilé devant le roi. Le 2 janvier, l'école normale d'instituteurs, créée par arrêté préfectoral du 27 août 1832, ouvre ses portes. En 1847, elle occupera l'ancien couvent des Pénitents, où elle est encore.

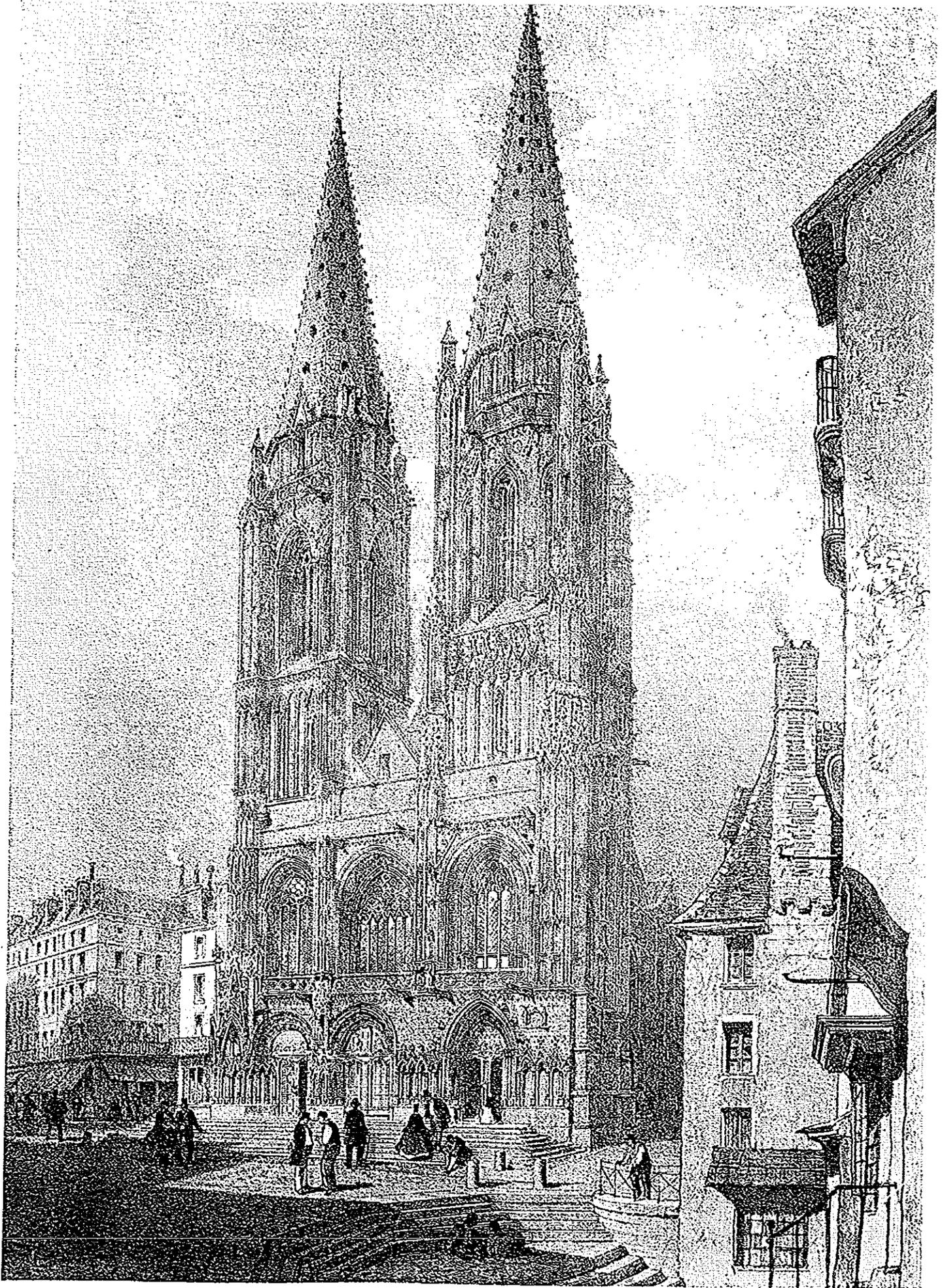
- 1836 Le port de Saint-Lô et la canalisation de la basse Vire sont réalisés par une compagnie dirigée par Mosselmann.
- 1846 Le 23 septembre, la planète Neptune, que Leverrier (né à Saint-Lô en 1811) a découverte par la seule puissance du calcul, est observée par l'astronome Galle.
- 1849 On abat les bâtiments de l'abbaye, sauf celui de 1704. Ils seront remplacés par des constructions que l'avenir désignera sous le nom de Vieux Haras. Seule, une tête de cheminée monumentale est conservée, qui émigrera d'abord dans le jardin du presbytère de Sainte-Croix, puis au musée, pour disparaître finalement en 1944. On commence la construction de l'Hôtel-de-Ville, laquelle durera près de trois ans.
- 1850 Les bâtiments du nouveau collège sont achevés et inaugurés. Le Prince-Président Louis-Napoléon Bonaparte, au cours de son voyage en Normandie, passe à Saint-Lô (septembre).
- 1851 Le 6 juin, le Conseil municipal approuve la cession du collège à l'évêque. Le collège libre ouvre ses portes en octobre.
- 1853 On refait à neuf et on élargit le pont de Vire, renversé en partie par une crue dans la nuit du 6 au 7 octobre 1852. Il avait été reconstruit et modifié plusieurs fois au cours des âges.
- 1860 On refait l'église Sainte-Croix en l'agrandissant et en intégrant la partie ancienne, dans le même style roman. Le chœur gothique, construit par les chanoines réguliers, avait été détruit pendant la période révolutionnaire. Saint-Lô est relié au chemin de fer le 1^{er} mai.
- 1874 Arrivée à Saint-Lô (désignée comme siège d'une subdivision militaire) du 1^{er} bataillon du 136^e de Ligne. Les 3 bataillons seront regroupés en 1913.
- 1876 Construction de la Caserne Bellevue. Divers bâtiments y seront élevés en 1883, 1900, 1912-13.
- 1877 Le maréchal de Mac-Mahon, Président de la République, vient à Saint-Lô.
- 1878 29 décembre. Inauguration de la ligne Saint-Lô - Coutances.
- 1882 On commence la construction du Nouveau Haras, route de Bayeux. Première pierre posée le 11 juin.
- 1888 Visite à Saint-Lô du Président de la République, Sadi Carnot.
- 1892 3 avril, mise en service de la ligne de Saint-Lô à Guilleville.
- 1896 En avril, inauguration du théâtre municipal, construit sur l'emplacement de l'église Saint-Thomas, qui, d'abord convertie en halle au blé, a été abattue.
- 1908 La ville reprend le bâtiment du collège. Le collège libre se transporte à Agneaux.
- 1914 6 août, le 136^e de ligne est passé en revue sur le Champ-de-Mars. Le lendemain, il part pour le front.
- 1921 Le 16 septembre, inauguration du tramway Saint-Lô - Condé-sur-Vire. Le 2 octobre, inauguration du monument de la Victoire. La statue, arrivée à Saint-Lô le 22 juillet, avait été remise dans la halle en attendant que le socle fut prêt.
- 1922 Le 5 mars, une plaque est apposée sur la maison natale d'Octave Feuillet (1821-1890), de l'Académie française, rue Saint-Georges. Le 11 juin, inauguration du monument aux Morts de la guerre, au cimetière.
- 1923 Le 136^e régiment d'Infanterie est dissous à la date du 31 décembre. Il est remplacé par un bataillon du 1^{er} régiment d'Infanterie coloniale.
- 1924 20 mars. Le drapeau du 136^e part pour les Invalides.
- 1925 Première semaine de janvier, inondations causées par une crue de la Vire.
- 1929 En octobre, le 1^{er} bataillon du 8^e régiment d'Infanterie vient tenir garnison à Saint-Lô, à son retour de Mayence. Il y sera jusqu'en 1939.
- 1930 26 novembre. L'usine à papier de la rue Valvire est détruite par un incendie. 2 millions de dégâts. Sa cheminée est encore debout aujourd'hui.
- 1931 Le drapeau du 2^e régiment d'Infanterie de Granville, dissous, est ramené des Invalides à Saint-Lô, où il arrive le 14 juillet.
- 1932 Le drapeau du 136^e revient à Saint-Lô et est déposé à la Caserne Bellevue, près de celui de 2^e (24 juin). Le 19 septembre, inauguration de la nouvelle gare de la petite vitesse, de la passerelle sur la Vire et de l'escalier des Beaux-Regards.
- 1933 Le 12 février, installation du chanoine Gonzalve de Chivré comme curé de Notre-Dame et archiprêtre de Saint-Lô (nommé le 6 janvier).
- 1934 Le 29 septembre, inauguration du cinéma Majestic.
- 1935 1^{er} décembre, crue de la Vire. Le lendemain, la place des Alluvions, la rue des Ruettes, la rue Valvire sont inondées.
- 1936 Dans la nuit du 1^{er} au 2 janvier, un incendie ravage le bâtiment principal de l'hôpital.
- 1937 Mai. Le Préfet de la Manche déclare d'utilité publique l'acquisition par la ville de Saint-Lô du Parc des Sports de la Falaise, créé en 1924 par le Stade Saint-Lois et l'Auto-Vélo-Club Saint-Lois. L'acte de vente est signé le 29 mai. Le 15 septembre, réception provisoire du nouvel Hôtel des Postes. Il est ouvert au public le 25 octobre.
- 1938 Le clocher de la chapelle de l'Hôpital, détruit lors de l'incendie de 1936, est rétabli et le coq y est placé le 16 avril. La nouvelle cloche est bénite le 20 novembre.
- 1939 9 juillet. « La glorieuse vie de Jeanne Painel et de Louis d'Estouville », épisode de l'histoire normande, du chanoine Niobey, est représentée à Saint-Lô, sur la place Sainte-Croix. Au mois d'août, on commence des restaurations à l'église Notre-Dame : parvis, façade et chaire extérieure. Le 1^{er} septembre, le tocsin annonce la mobilisation générale, ordonnée pour le 2. Il est 14 h 50.
- 1940 Le 17 juin, vers minuit trente, les premiers éléments de l'armée allemande font leur entrée à Saint-Lô. Dès le lendemain matin, les établissements publics sont occupés.
- 1941 4 janvier. D'ordre de la Feldkommandantur 722, il est interdit de circuler à Saint-Lô entre 22 heures et 6 heures.
- 1942 9 mars. Au Conseil municipal il est question des statues de Havin et de la Laitière normande, livrées à la récupération et qui ont fourni 779 kgs de métal et produit une somme de 23 370 F que la ville va encaisser.
- 1943 En mars, les Allemands commencent les travaux de creusement sous le rocher des galeries et salles destinées à abriter un hôpital souterrain.

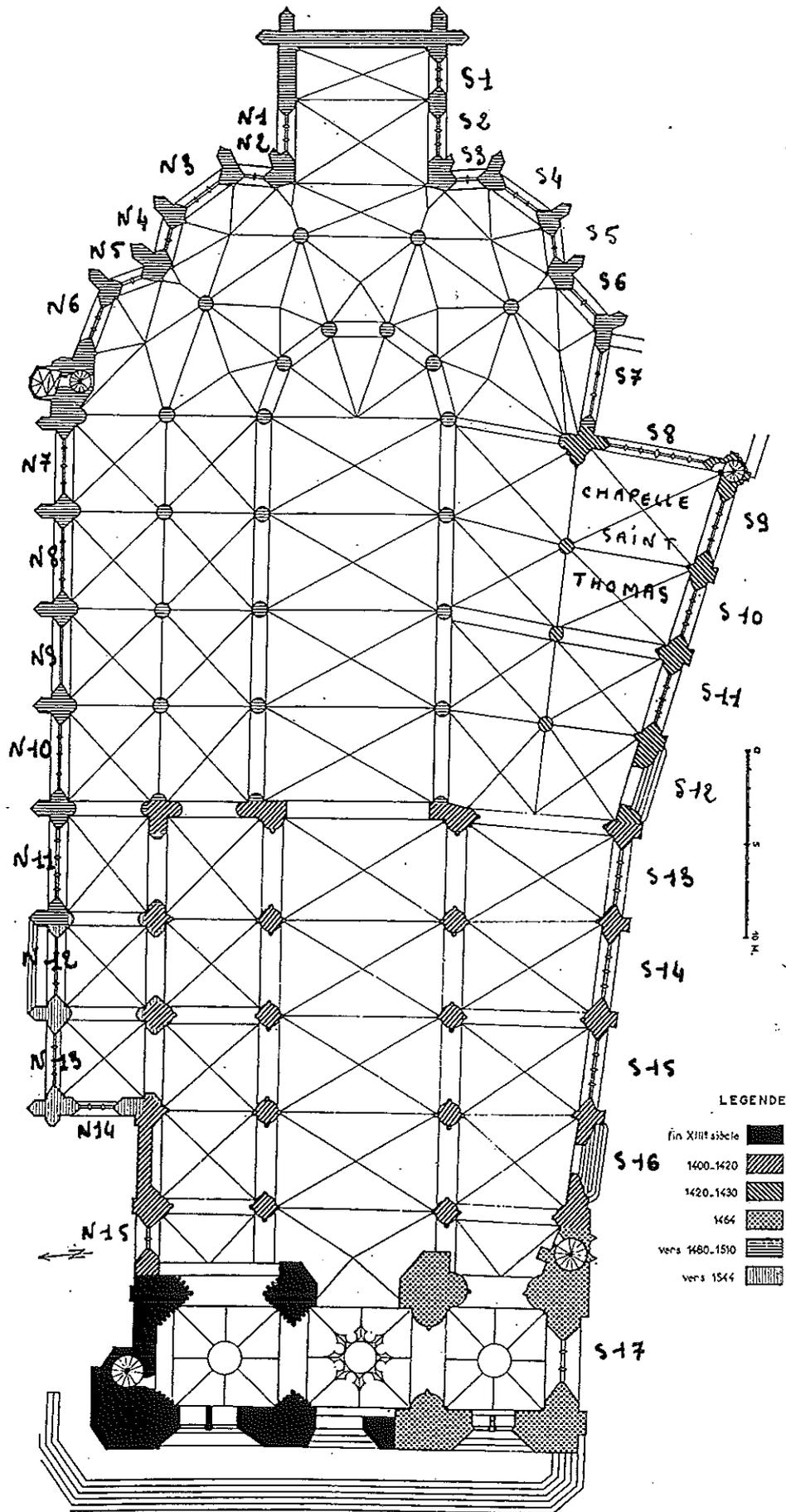
- 1944 A la suite d'un attentat commis, rue des Noyers, contre un soldat allemand, les autorités allemandes décident l'arrestation d'un certain nombre de personnes, le dépôt à la mairie de tous les postes de T.S.F. pour le 31 janvier, à 18 heures, la fermeture des cinémas, théâtres, cafés, bars et locaux de divertissements pour quatre semaines, celle des restaurants à 19 h 30, l'interdiction des représentations de toute nature, même sportives, l'avancement de l'heure du couvre-feu à 20 heures. Le 27 mars, l'autocar Saint-Lô - Cherbourg est mitraillé par un avion, bilan : 5 morts, 6 blessés. A l'aube du 6 juin, les Alliés débarquent. Vers 20 heures, la ville est bombardée. La nuit du 6 au 7 sera « la nuit de feu ». Le 19 juillet, à 18 heures, la Task Force C de la 29^e Division U.S. entre à Saint-Lô. La ville restera sous le feu de l'artillerie ennemie jusqu'au 24. Le 24 novembre, le ministre de la Reconstruction nommé M. André Hilt architecte en chef chargé de la reconstruction de la ville de Saint-Lô.
- 1945 10 juin. Visite à Saint-Lô du général de Gaulle, chef du Gouvernement provisoire.
- 1948 La première pierre de la reconstruction de Saint-Lô est posée, rue Saint-Thomas, par Vincent Auriol, Président de la République, qui, en outre, remet à la ville de Saint-Lô la Légion d'Honneur et la Croix de Guerre, le 6 juin. Le 18 juillet, pose de la première pierre de la Préfecture par M. Jules Moch, Ministre de l'Intérieur. Pose de la première pierre de l'Hôpital-Mémorial France-Etats-Unis.
- 1949 13 novembre. Bénédiction de quatre cloches pour l'église Notre-Dame.
- 1951 Pose de la première pierre du nouveau clocher de Sainte-Croix.
- 1953 27 septembre. Inauguration de la Préfecture de la Manche.
- 1954 6 juin. Visite à Saint-Lô de René Coty, Président de la République.
- 1955 1^{er} juillet. Inauguration du Lycée Leverrier, bâti sur l'emplacement du collège.
- 1956 10 mai. Inauguration de l'Hôpital-Mémorial. 15 juillet. La Société d'Archéologie fait apposer, dans l'église Notre-Dame, une plaque en l'honneur du Cardinal du Perron, à l'occasion du 4^e Centenaire de sa naissance.
- 1958 11 juin. Les services municipaux s'installent dans le nouvel Hôtel-de-Ville.
- 1960 Le général de Gaulle, Président de la République, vient à Saint-Lô, le 6 juillet. Il prend la parole sur la place de l'Hôtel-de-Ville. Le 16 novembre, pose de la première pierre du théâtre Roger-Ferdinand.
- 1961 Le 15 octobre, cérémonie du Jumelage Saint-Lô - Saint-Ghislain.
- 1962 Saint-Lô reçoit de nouveau une garnison. Le 512^e Groupe de Transport et la 224^e Compagnie de Circulation routière, qui seront fusionnés le 1^{er} janvier 1963 en Groupement d'escadrons du Train 512, s'implantent progressivement en 1962-1963.
- 1963 Le 11 octobre, inauguration du théâtre Roger-Ferdinand.
- 1965 La Caserne de la Remonte, dernier vestige de l'abbaye, est démolie (octobre).
- 1969 A l'occasion du 25^e anniversaire du Débarquement, un défilé militaire jamais vu a lieu à Saint-Lô, en présence du Premier Ministre. Il réunit des troupes françaises (dont l'Ecole de Saint-Cyr, l'Ecole Polytechnique, la Musique principale des troupes de Marine, etc.), anglaises (dont la Musique des Royal Marines), et américaines. Elles descendent les rues Maréchal-Leclerc, Havin, Torteron et passent devant la tribune officielle, élevée au carrefour des rues Saint-Thomas, Havin et Torteron, face à la Tour de Villiers (7 juin).
- 1974 Fin des travaux de restauration de l'église Notre-Dame. Les flèches de Jean Dubois et de Michel Brodon, ainsi qu'une partie de la façade, sont malheureusement définitivement disparues.

André DUPONT,
Secrétaire Général
de la Société d'Archéologie
et d'Histoire du Département de la Manche.



Les bords de la Vire à Saint-Lô, photographie ancienne d'un dessin de Maugendre. Le pont en dos d'âne qui existait encore sur le dessin de Lefranc, en 1839 (p. 8), a disparu. Ce dessin a donc été fait après la reconstruction du pont en 1853.





G. Thibout dir. et del.

PLAN AVANT 1944

La restauration de l'église Notre-Dame de Saint-Lô

Lorsque les ravages de la guerre eurent écrasé la Ville de Saint-Lô et que l'ancienne cité ne fut plus qu'un magma informe de ruines, les pans de murs déchiquetés de son ancienne église N.-D. émergeaient encore des matériaux épars. Toutefois, au milieu de cette vision d'apocalypse, que l'on ne peut oublier, au centre de l'édifice éventré le grand Christ du chœur était demeuré comme une promesse de résurrection.

En effet aussitôt la tourmente passée une activité intense fut déployée pour dégager les voies et pourvoir aux nécessités les plus urgentes de la vie d'une cité qui ne voulait pas mourir, dès lors les premières mesures de déblaiement et de protection provisoire furent prises à l'Église. Son état était pitoyable : la façade ouest avait été aux trois quart détruite et ses restes ensevelis sous les décombres, les voûtes de la nef et des collatéraux étaient effondrées, les piles et les murs de soutien se trouvaient désorganisés, le chevet et les façades latérales aux fenestragés arrachés, aux pinacles renversés étaient criblés de brèches nombreuses et de fissurations inquiétantes. Il fallut donc en premier lieu sauver tout ce qui subsistait. Pendant plusieurs années une longue opération d'étalement des parties les plus dangereuses fut poursuivie et toutes les consolidations provisoires qui s'imposaient furent assurées ; de même une première réparation sommaire des toitures restantes fut réalisée. Ces travaux délicats et peu spectaculaires ont alors sauvé l'édifice d'une ruine complète, ils furent conçus et dirigés par l'Architecte en Chef Barbier auquel il est juste de rendre hommage aujourd'hui.

Cependant les Administrations responsables s'interrogeaient sur l'avenir de Notre-Dame de Saint-Lô, son état permettrait-il de retrouver jamais l'édifice ancien ? La solution de cristalliser la ruine en transportant le culte ailleurs se présentait à l'esprit. Déjà les premières esquisses du plan d'urbanisme de Saint-Lô prévoyaient l'aménagement d'un enclos sacré autour des vestiges de l'antique église ; un nouveau lieu du culte devait être trouvé ailleurs. C'est alors que l'opinion des habitants de Saint-Lô, avec la volonté tenace de leur pasteur Monseigneur de Chivré, pesa de tout son poids pour emporter les hésitations ; il fallait que leur église soit réparée et que le culte continue à être célébré au lieu même où il s'exerçait depuis les origines chrétiennes de Briovère.

La décision prise, d'immenses problèmes se présentaient : ce furent tout d'abord des problèmes techniques de restauration, ils étaient multiples, mais ce n'était pas les plus graves, car l'expérience, plus que centenaire du Service des Monuments Historiques, et la main d'œuvre qualifiée permettaient de les affronter sans trop de crainte. Il faut noter ici que les monuments anciens de notre pays, en raison des injures du temps et des hommes, n'ont pu nous être transmis que grâce à des travaux incessants qui entretiennent ainsi les artisans, les ouvriers et les artistes spécialisés dans ces techniques traditionnelles et qui œuvrent dans le même esprit et avec les mêmes outils que les anciens ; ainsi pendant les trente années de sa restauration, l'église de Saint-Lô devait être un chantier comme il y en eut tant au Moyen Âge où, suivant le chroniqueur, la France se revêtait d'une blanche robe d'églises.

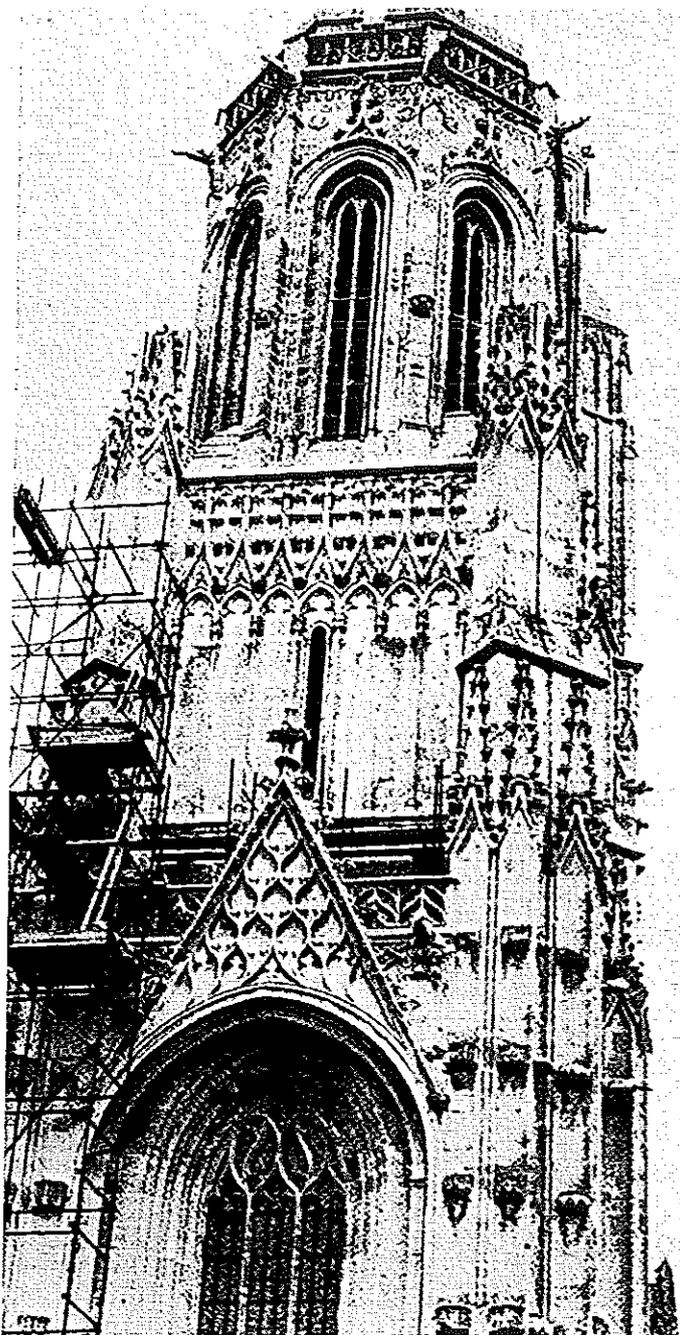
La question la plus grave concernait la doctrine, elle se posait sur deux plans complémentaires, à savoir : jusqu'à quel point la restauration pouvait être menée dans un édifice aussi mutilé et quelles étaient les dispositions et l'esprit des aménagements nécessaires pour que les chrétiens d'aujourd'hui ne s'y trouvent pas dépaysés. Les réponses ne pouvaient être que le résultat de nombreuses consultations auxquelles prirent part l'Administration responsable, par le canal de la Commission Supérieure des Monuments Historiques et de l'Inspection Générale, les Saint-Lois eux-mêmes par leurs élus et la presse, et enfin les fidèles avec l'Évêque du diocèse et les trois Archiprêtres

qui successivement eurent la charge de la paroisse ; il faut souligner que Notre-Dame de Saint-Lô, telle qu'elle sera transmise aux générations à venir, est l'expression d'un très large consensus de notre époque.

Ainsi souhaitée par tous, la restauration fut menée dans l'ensemble de l'édifice, avec patience tout au long des ans. Il fallait rendre leur cohésion aux murs et aux piliers, reprendre en sous-œuvre des fondations disloquées par le contrecoup des explosions, remailler, consolider, remplacer les éléments manquant, puis à la suite des tailleurs de pierre, une équipe de sculpteurs dirigée par M. Chiquet apportait le complément de décor suivant les motifs anciens. Il fut possible à cette occasion de rétablir dans leur intégrité d'origine les éléments disparus et de reconstituer avec fidélité des dispositions anciennes dont certaines avaient été supprimées. C'est ainsi que l'on put retrouver le beau décor de balustrades, de pinacles et de gargouilles qui décoraient les façades nord et sud ; en effet les éléments en furent découverts en démontant la lourde balustrade disloquée qui ceinturait l'édifice ; ces décors, en très mauvais état à l'époque Classique, avaient dû être démontés pour garantir la sécurité publique puis utilisée en partie comme moellons pour reconstruire le mur de coursive. De même sur la face ouest de la tour sud, le gable de la grande fenêtre avec la balustrade contigue a pu être retrouvé grâce aux traces subsistantes, la composition architecturale de l'ensemble fut ainsi rétablie. A

Les ruines de Notre-Dame de Saint-Lô en 1944, la perque et le Christ préservés.





Le clocher sud après sa restauration

l'intérieur de l'édifice le niveau de l'ancien sanctuaire surélevé au XIX^e siècle a pu être retrouvé, de même que le bel autel du XV^e de la chapelle du chevet caché sous un affreux décor du XIX^e. Il en fut de même pour de nombreux détails.

Ces travaux de reprise furent minutieux et s'échelonnèrent pendant près de trente ans, ils mettaient fréquemment en jeu l'équilibre de telles ou telles parties de l'édifice, et il est bien certain qu'une reconstruction neuve aurait été plus aisée.

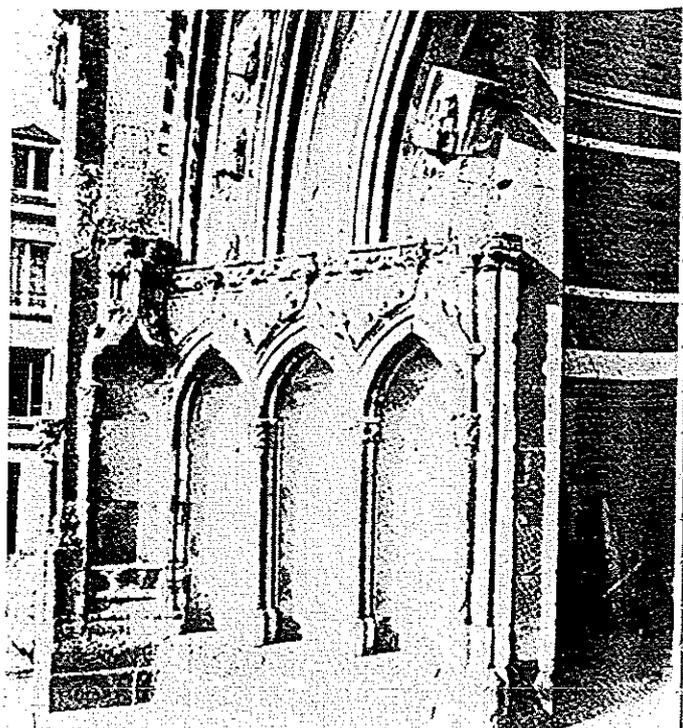
Toutefois pour conserver au monument son authenticité archéologique la restauration avait ses limites; la façade ouest, qui se trouvait détruite dans une proportion de plus des trois quart, posait à ce propos un redoutable problème. Dans son état d'avant guerre elle était le résultat de plusieurs campagnes depuis le XIV^e siècle jusqu'au XVII^e, qui vit la construction des flèches, elle constituait un ensemble quelque peu hétérogène. Ni par ses proportions non plus que par la qualité de ses

détails, cette façade ne pouvait s'inscrire parmi les œuvres éminentes de l'architecture normande; toutefois ses multiples ordonnances donnaient à l'édifice un aspect assez monumental qui valait surtout par le pittoresque des éléments patinés par les siècles, de plus l'environnement de maisons anciennes et de rues tortueuses constituait un cadre d'un charme incontestable, or il fallait bien le constater cela était irrémédiablement perdu. Malgré tout cependant, les hasards de la destruction avaient imprimé à cette façade meurtrie un caractère de réelle beauté et d'une indéniable grandeur d'où se dégageait une profonde émotion.

Une reconstruction à l'identique aurait été dans ces conditions en tous points critiquable car elle aurait effacé une page d'histoire de la cité et la construction aurait pris le caractère d'un pastiche. Il fallait cependant fermer la nef béante. A la suite d'une très large consultation il fut donc décidé de conserver les dispositions de la ruine et de construire une nouvelle façade au droit de la deuxième travée, ce qui constitue, entre la tour sud et le vestige de la tour nord, un parvis surélevé. Remplissant les fonctions de clôture d'entrée cette façade assure en même temps un rôle statique en contrebutant toutes les poussées de la nef et des bas côtés. Le mur a été bâti en schiste coupé par des bandeaux de pierre blanche se rattachant aux points sensibles des tours. Ainsi la dentelle délicate des décors des vestiges conservés se détache sur la simplicité du parvis intérieur dont tout élément superflu a été banni. Dans son austérité ce grand mur dépouillé a paru mieux convenir au voisinage des maîtres d'œuvre du monument ancien que l'apport de formes ou de décors trop affirmés. Trois portes de bronze viennent toutefois donner la note précieuse que commandait l'entrée d'un sanctuaire dédié à la Mère de Dieu.

Ainsi les nécessités constructives, les exigences du respect et de la mise en valeur d'un vestige historique, enfin l'esprit même d'un édifice sacré concouraient à garder à cet apport moderne un caractère d'une grande simplicité.

Façade occidentale, portail de gauche. A droite, un mur moderne en schiste a été substitué franchement à une partie de l'édifice entièrement détruite en 1944.



Suivant la décision prise de conserver au monument sa destination première il fallut songer très rapidement à sa vie intérieure qui prenait dès lors une importance capitale ; il ne s'agissait plus dès lors d'un témoin archéologique ni d'un musée, mais d'un membre vivant de la cité. Or l'après guerre voyait la lente gestation d'une évolution de la vie religieuse, et les dispositions antérieures qui dataient du XIX^e siècle n'étaient certainement plus adaptées : ainsi le profond sanctuaire entouré de grilles où l'autel dominait de très haut était beaucoup trop éloigné des fidèles. De plus tout un matériel vieilli et de surcroît très laid n'était plus indispensable à l'exercice du culte. La guerre avait supprimé ou disloqué tout cela, c'était donc l'occasion de repenser ces aménagements en distinguant l'essentiel afin de répondre aux nécessités conjointes de l'exercice de la liturgie et de la beauté de l'église. Ce fut une tâche de longue haleine qui fut facilitée par les délais imposés par la restauration de l'édifice donnant le temps de réfléchir et d'adapter. L'ensemble fut réalisé en faisant appel à des artistes contemporains qui ont apporté la sensibilité de leur époque.

Il était toutefois nécessaire de conserver et de réparer en premier lieu les œuvres d'art qui avaient échappé au désastre. C'est ainsi que deux pièces admirables, écrasées sous les voûtes, le lutrin et le chandelier pascal, fabriqués au XVII^e siècle à Ville-dieu, furent redressées et reciselées par l'Orfèvre Toulouse. Il en fut de même pour les consoles en bois doré du XVIII^e siècle, de plusieurs stalles récupérées du XVII^e, du maître-autel œuvre du XIX^e et du baptistère qui furent réparés et ont retrouvé place dans le nouvel aménagement de l'église dont les principales dispositions sont les suivantes.

L'entrée solennelle de l'église s'effectue au fond du parvis ouest par les trois portes de bronze sculptées, elles sont l'œuvre de Jean Bernard et réalisées par les compagnons des Ateliers Saint Jacques. Les panneaux illustrent les étapes douloureuses et joyeuses de la vie du Christ de Notre-Dame et celles aussi des hommes. La grande salle sous la tour sud constitue le lieu d'accueil et de documentation, suffisamment écartée des lieux de prière, elle pourra faciliter les échanges à l'issue des cérémonies et servir l'amitié. Au nord, sur l'autre face de l'entrée, la chapelle de la Croix restaurée suivant ses dispositions d'origine permettra de recevoir dans un dernier accueil les corps des fidèles défunts.

Notre-Dame du Pilier, jadis située dans la première travée de la nef disparue, a été transportée dans la chapelle d'axe dite du Rosaire sur l'autel du XVI^e siècle découvert au cours de la restauration. Cette statue avait été écrasée sous les ruines ; des morceaux soigneusement récupérés furent complétés avec

talent par le sculpteur M. Chiquet, pour retrouver l'antique image très vénérée au cours des siècles. Elle se trouve désormais en fond de perspective dans l'axe de l'église, elle est présentée dans un décor contemporain, sur une tapisserie de Simone Flandrin-Latron ; la chapelle est éclairée par les vitraux de Max Ingrand.

Pour rapprocher les fidèles de la célébration eucharistique, le sanctuaire fut abaissé à son niveau d'origine et largement ouvert sur le déambulatoire, l'assemblée entoure aussi l'autel ; ce dernier a été dessiné en fonction de sa nouvelle destination ainsi que les chandeliers de bronze et la croix portant le Christ du sculpteur Dambrun. L'ancien autel du début du XIX^e siècle qui comportait un grand retable et un tabernacle important a été réparé et utilisé dans la chapelle de Saint Thomas Becket à l'extrémité du bas-côté sud d'où il domine le baptistère.

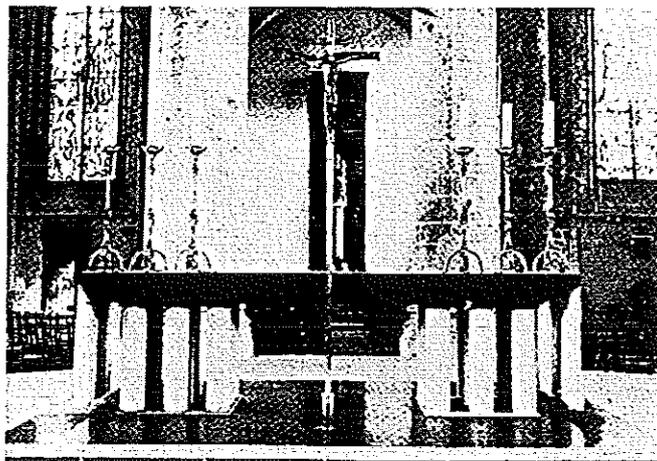
Enfin l'atmosphère intérieure devait être recrée, ce fut l'une des tâches les plus importantes et la plus délicate de la restauration. En effet les édifices de cette époque, où la lumière pénètre abondamment, ont été conçus pour recevoir les verrières, indispensables pour tamiser la lumière, celle-ci doit d'ailleurs rester blanche pour ne pas dénaturer les volumes intérieurs par un effet facile. Bien heureusement, tout ce qui restait de vitraux anciens avait été déposé peu avant la tornade, ils purent donc, après réparation et reclassement, être remis en place, mais la plupart des fenêtres avaient perdu leurs verrières. Il fallut donc doser les intensités lumineuses pour équilibrer l'édifice, compléter la composition des vitraux anciens et suivant les grandes traditions de l'art du vitrail retrouver un sens iconographique à l'ensemble. Les thèmes furent donnés par le Clergé et interprétés dans les verrières par les peintres verriers : Max Ingrand, Simone Flandrin-Latron, P. Couturat, J.-P. Froidevaux, ils furent réalisés dans les ateliers de Michel Durand ; c'est donc un vaste rappel de l'histoire de l'église dans quelques uns de ses grands faits et de ses Saints.

Parmi les œuvres didactiques contemporaines citons encore pour finir le chemin de croix du peintre Lucien Jéay.

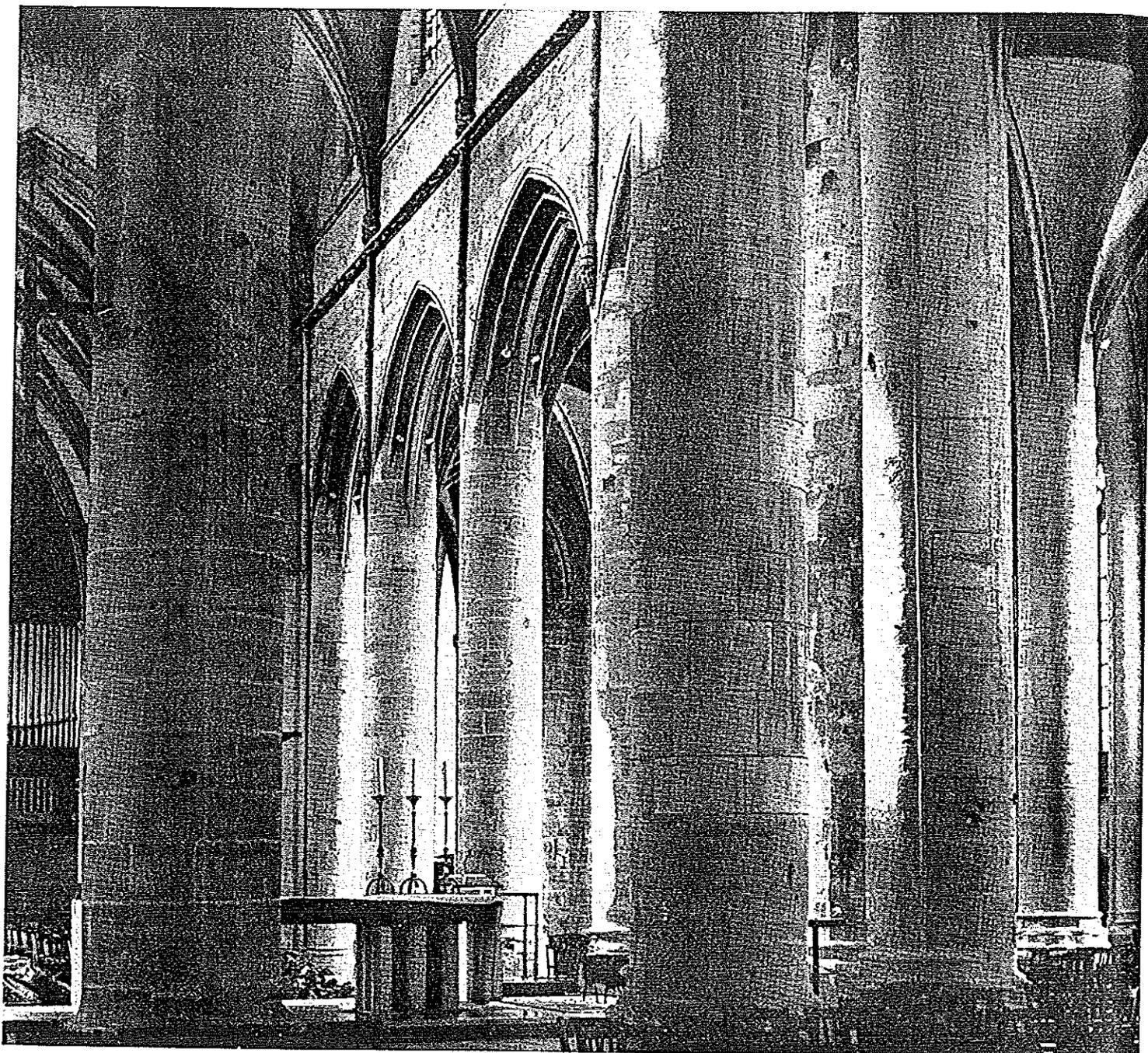
Les meurtrissures de l'église Notre-Dame de Saint-Lô sont désormais cicatrisées, seule la façade ouest portera devant les générations à venir les stigmates du drame de 1944. Désormais, en conservant toutes les étapes de sa longue histoire, l'édifice dans une nouvelle jeunesse transmettra aussi le message de notre époque ; au terme de cette dernière étape il faut citer ceux qui jour après jour, subissant sur les échafaudages les rigueurs du temps, ont donné anonymement leur travail et leur peine pour rendre vie et beauté à l'ancienne « Grande Eglise ».

Yvès-Marie FROIDEVAUX.

Inspecteur-Général, Architecte en Chef des Monuments Historiques.

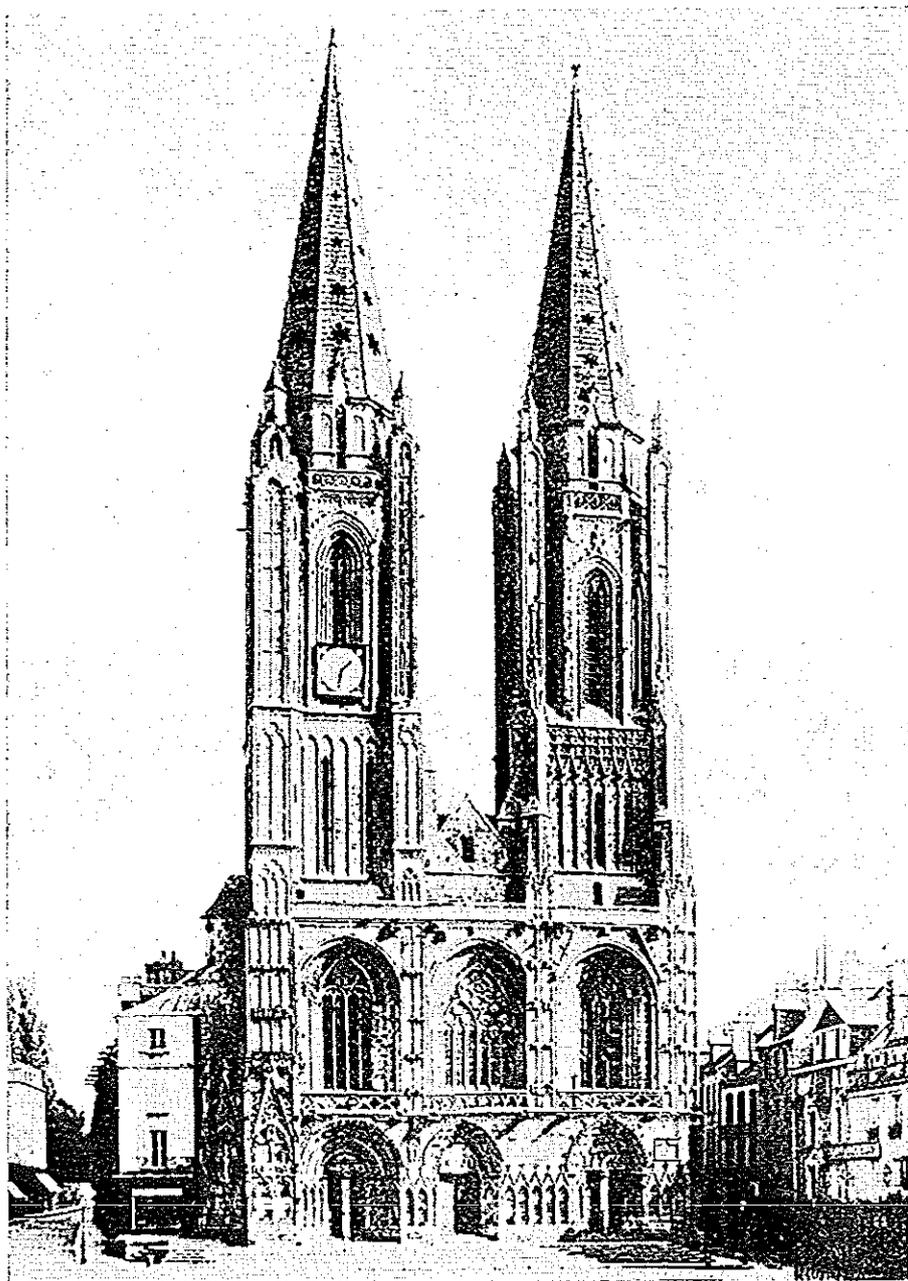


Le maître-autel moderne ; chandelier en bronze et croix ornée d'un Christ de Dambrun



Le chœur et le déambulatoire vus de la chapelle axiale

UNE RESTAURATION ORIGINALE : NOTRE-DAME DE SAINT-LO



Notre-Dame de Saint-Lô avant la guerre.

La collégiale Notre-Dame de Saint-Lô (Manche) a été construite en plusieurs étapes du XIV^e siècle au XVII^e siècle. C'est un édifice hétérogène, révélant de nombreuses reprises tant dans l'élévation que dans le plan. Certains de ses éléments sont d'une réelle qualité, d'autres présentent moins d'intérêt.

La nef, à cinq travées, élevée au XIV^e siècle est flanquée de bas-côtés de la même époque. Un second bas-côté a été ajouté au nord, au cours du XV^e siècle. Le plan de cet édifice est assez curieux, il relève les extensions que les libéralités des artisans, seigneurs et bourgeois ou les disponibilités en terrains ont rendu possibles.

Le chœur était primitivement à chevet plat. Celui-ci a disparu. Le chœur actuel, très profond, comporte douze puissantes colonnes sans chapiteau.

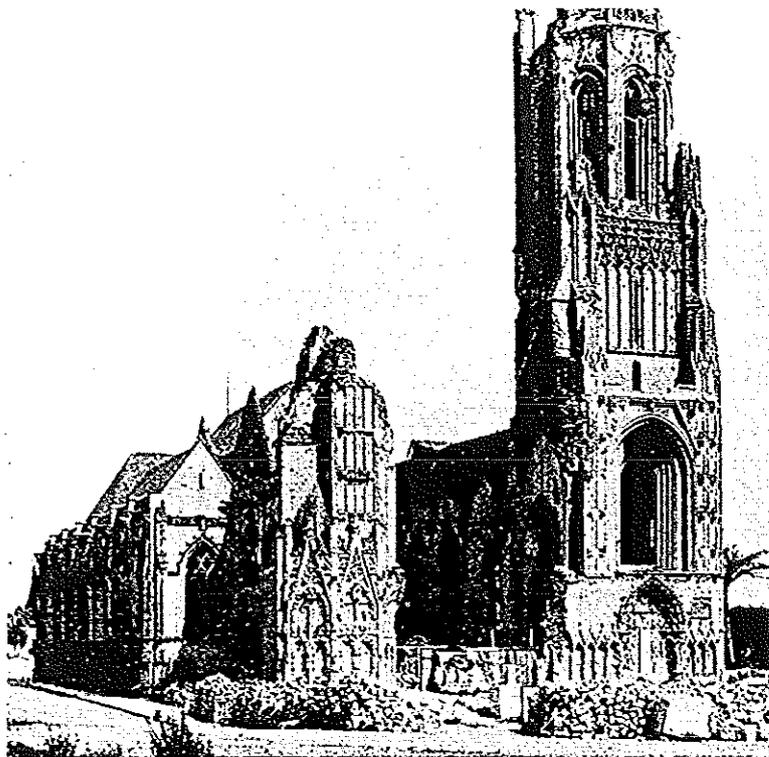
Extérieurement, avant les destructions de la dernière guerre, la façade occidentale se composait de trois portails surmontés de trois fenêtres au premier étage. Deux tours, complétées chacune par une flèche, donnaient à l'édifice un certain élan, sinon de très heureuses proportions.

C'est au XIV^e siècle que furent édifiés la tour nord et les portails.

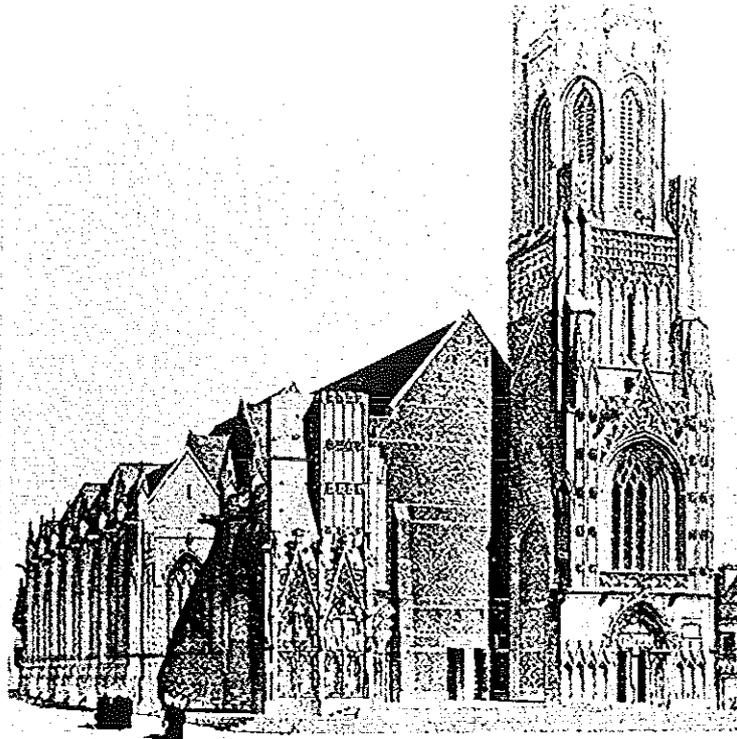
Du XV^e siècle datent les trois fenêtres du premier étage, les gâbles à la base de la tour nord et le premier étage de la tour sud.

Le XVI^e siècle ajouta le deuxième étage de la tour sud. Au XVII^e siècle les deux tours reçurent leur couronnement de flèches, flèches ajourées ainsi qu'il est d'usage dans les grandes églises normandes.

Ajoutons que le cadre de rues sinueuses avoisinantes, la patine des siècles, l'attachement profond des habitants et des touristes à Notre-Dame faisaient de la



Etat après les bombardements



Etat après restauration

collégiale, un monument vénérable et réputé. La guerre allait le meurtrir profondément.

Le 6 juin 1944

Le 6 juin 1944, à 20 heures, des bombardiers apparaissent à l'horizon. Pendant trois jours, la ville subit un bombardement intense.

Le 9 juin elle n'était plus que ruines flambantes ou fumantes.

L'église Notre-Dame n'avait plus de voûtes ni sur la nef, ni sur le chœur, les fenestrages et leurs vitraux avaient volé en éclats, des brèches nombreuses trouaient les façades latérales, le grand orgue de 1492 tuyaux avait été pulvérisé, les sculptures des portails étaient mutilées.

Le feu prit dans certaines parties de l'édifice. Malgré la gravité de ses blessures, l'église résistait encore, ses tours fièrement dressées. Un document photographique révèle que le 19 juillet 1944, les deux flèches de Notre-Dame se profilaient toujours dans le ciel de St-Lô. Ce n'était plus pour longtemps. La tour nord fortement ébranlée s'écroula peu après, de même que la façade occidentale et la flèche de la tour sud. Le désastre était immense.

Les combats terminés, le service des monuments historiques hésita sur le parti à prendre pour restaurer l'édifice. Tous les arguments en présence ne conduisaient pas à la même solution. Fallait-il restaurer l'édifice à l'identique en reconstituant sa façade occidentale et en reconstruisant la tour nord et les deux flèches ?

Fallait-il prendre un autre parti, c'est-à-dire conserver les éléments anciens mais faire appel à une architecture moderne pour réparer les dommages causés par la guerre ? Les opinions divergeaient.

Le sentiment des autorités

C'est pour la première solution que semblaient opter les autorités. Le 7 juin 1945, le préfet de la Manche, sur le parvis de Notre-Dame proclamait :

« Demain, sur une ville reconstruite à l'échelle du cœur de ses habitants, les flèches de Notre-Dame lanceront à nouveau aux sons joyeux des carillons retrouvés, un acte de foi, d'espérance et de charité ».

Même sans attacher trop d'importance à cette éloquence préfectorale, il faut considérer que c'était déjà une prise de position. Peut-être a-t-elle été confirmée par le chef du gouvernement de la République française quelques jours après, lors de la visite officielle qu'il fit à la ville de Saint-Lô meurtrie. Il faut bien considérer que de son côté, la municipalité n'aurait pas pu, vis-à-vis de ses électeurs, prendre un autre parti que celui qui aurait conduit à la restitution totale de l'édifice dans son état ancien.

L'archiprêtre, lui, était acquis à une telle solution.

A la Commission supérieure des monuments historiques, certains membres, et non des moindres, n'auraient pas été hostiles à une telle décision. On sait, en effet, que dans bien des cas, la restauration à l'identique a été adoptée. Nous en avons donné ici même un exemple avec la restauration de la cathédrale de Nevers (1).

Pourtant, à Saint-Lô, ce fut l'autre solution qui l'emporta, sur la proposition de l'architecte en chef de l'édifice : Yves-Marie Froidevaux.

La proposition de Y.-M. Froidevaux

Y.-M. Froidevaux n'hésita pas à proposer une solution différente, originale. Elle comportait bien des risques et de ce fait

provoqua des inquiétudes. Mais aujourd'hui, les travaux étant terminés, il est possible de dire que l'option prise a été bonne. Elle a, de plus, été courageuse, car si elle pouvait donner satisfaction aux spécialistes, elle heurtait de front les sentiments affectifs du public, des fidèles.

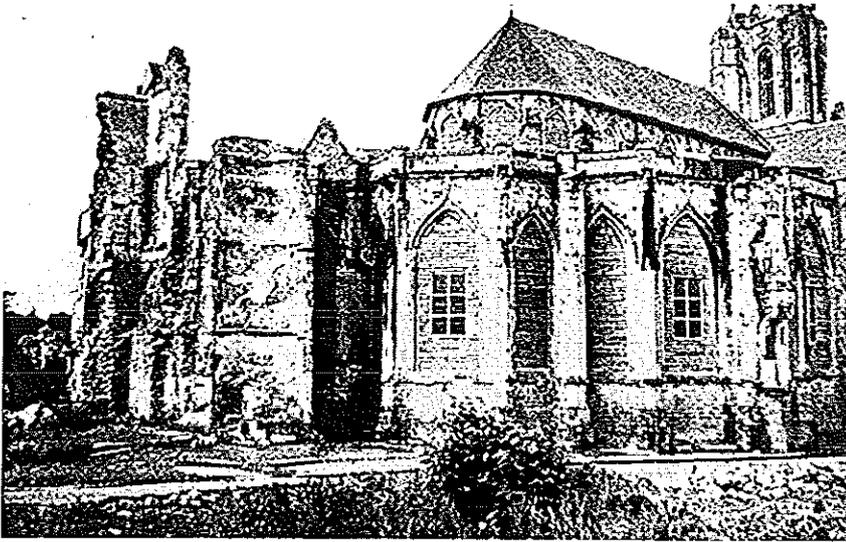
M. Froidevaux a voulu réaliser une symbiose architecturale entre l'ancien et le moderne. Respectueux des éléments subsistants, il a voulu les compléter par une architecture moderne s'adaptant bien au contexte ancien. Il fallait une architecture simple, pleine de tact si l'on peut dire, capable d'ajouter à la beauté du monument vénérable, sans cependant lui porter ombrage. L'attitude de M. Froidevaux avait pour autre avantage de tenir compte de la tendance de l'art sacré actuel, empreint de simplicité et de rigueur. Le parti choisi, assez révolutionnaire par rapport à ce qui s'est fait au XIX^e siècle, est cependant conforme à la tradition des grands architectes des siècles antérieurs qui ont restauré ou décoré les édifices anciens dans le style de l'époque de leur intervention.

Les arguments de l'architecte en chef

Quatre considérations ont orienté Y.-M. Froidevaux vers le parti qu'il a proposé et qui finalement a été adopté. Tout d'abord, le fait que le rétablissement à l'identique de la façade d'origine imposerait la reconstruction des deux tiers des maçonneries ; une telle opération altérerait considérablement l'authenticité de l'édifice, les éléments originaux se trouvant noyés dans les maçonneries neuves.

De plus, une restauration à l'identique ne pourrait se concevoir que dans une

(1) Voir le n° 6 - 1964, page 56, de « La Construction Moderne ».



Chevet côté nord en 1945



Chevet côté nord restauré

œuvre architecturale d'une grande pureté, dont la qualité aurait primé les exigences de l'archéologie (songeons, par exemple à la colonne détruite de l'hôtel Crillon, à Paris ; il n'eut pas été concevable que la façade classique de Gabriel put recevoir une colonne d'un autre style). Était-ce le cas de la façade de Notre-Dame de Saint-Lô ? Certainement pas. La juxtaposition des époques s'était faite sans plan d'ensemble, les faiblesses de la composition étaient évidentes. De plus, certaines parties de l'édifice ont été très hâtivement traitées.

La valeur de l'église tenait pour une grande part à son pittoresque et à son ancienneté : or tout cela avait à jamais disparu dans le fracas des écroulements.

Un troisième argument tenait à l'opportunité de sauvegarder une beauté nouvelle : celle là même qui était née de la façade meurtrie par la guerre. L'indéniable grandeur des éléments échappés à la destruction méritait d'être conservée pure de toute altération.

Enfin, le souci de l'historien désirant conserver un témoignage rejoignait le souci de l'archéologue : éviter la confusion.

La ville une fois rebâtie ne laisserait aucun souvenir du fait le plus important de son histoire : sa destruction. Les blessures du monument, inscrites dans son architecture, conserveraient à jamais la trace des événements historiques dont il avait été le témoin.

La solution proposée a été adoptée. Les premiers travaux

Y.-M. Froidevaux a été assez heureux pour être entendu. Son parti a été adopté par la Commission supérieure des monuments historiques. Jean Verrier, le regretté inspecteur général des monuments historiques, éminent archéologue, n'a pas hésité à opter pour cette solution qui n'était pas sans péril. En effet, en cette matière, rien ne peut être réglementé, rien ne peut être mis en formule. Il faut s'en remettre entièrement à la sensibilité de l'architecte. On peut citer en France et à l'étranger des exemples de réussites et des exemples d'échecs. Ainsi, le chœur moderne de la chapelle Saint-Coloinban, à Cologne complète admirablement la nef romane de cet édifice. Nous n'en dirons pas autant du clocher en béton de l'église d'Anse dans le Rhône.

Il est bon de signaler que l'évêque a appuyé la thèse de M. Froidevaux. Quant aux habitants de Saint-Lô, connaissant les problèmes financiers posés à l'Etat par la reconstruction de leur ville, ils admirent parfaitement que l'Etat évitât les frais supplémentaires de reconstruction des deux flèches et de la tour nord de leur église.

Dès 1948, les travaux commencèrent. D'abord furent consolidés et nettoyés les vestiges subsistants. Une reproduction montre notamment le support qui a dû être construit pour remplacer une pile du mur sud de la nef sectionnée par une bombe. Le but des premiers travaux a été de rendre au culte aussi rapidement que possible la partie Est de l'église, à savoir le sanctuaire, les travées du chœur et les bas-côtés correspondants. A cet effet, les voûtes ont dû être remontées.

Après quoi, Y.-M. Froidevaux se consacra à la partie la plus délicate de son entreprise : la façade occidentale de la collégiale.

La façade occidentale

Cette façade ferme désormais la nef au droit de la deuxième travée par un mur gardant intact l'aspect émouvant de l'architecture actuelle, telle qu'elle a survécu aux désastres de la guerre. La solution adoptée crée entre les deux tours un parvis surélevé d'une très heureuse proportion.

Le mur, très simple, a pour fonction, certes, de clore l'église, mais il joue en outre un rôle statique : assurer l'équilibre des arcs et des voûtes de la dernière travée ouest. Il épouse donc le contour extérieur du vaisseau de la nef et du bas-côté nord. Il n'est percé que de portes, et non de grands portails, strictement nécessaires à l'accès dans l'édifice, au droit de la nef et du bas-côté nord. Un éperon de butée appliqué au point voulu —

dans le prolongement de la nef — contribue les grandes arcades et celle des arcs ogifs.

Aucune fenêtre ne décore ce mur. En effet, l'architecte a rejeté tout effet gratuit. Il a dû réserver à l'intérieur de l'édifice, la place de l'orgue futur. C'est contre ce mur que se dressera l'orgue ; des fenêtres étaient donc inutiles et auraient pu même être gênantes.

On pourrait s'étonner que de simples portes remplacent les deux portails antérieurs. Le problème de l'édifice est aujourd'hui repensé par la hiérarchie catholique : la cérémonie de la dédicace donne des indications très nettes sur son caractère. L'église étant l'image matérielle de la cité céleste, la porte étroite doit rappeler au fidèle le dépouillement qui doit s'opérer en lui pour y pénétrer, passant sous le Tau de la croix.

L'intégration du mur moderne dans l'architecture ancienne

Le mur contribue à la mise en valeur des vestiges subsistants. Pour obtenir ce résultat, l'architecte a dû veiller à ce que ce mur, sans renier la date de sa construction, se raccorde harmonieusement à l'architecture existante. C'est un mur en schiste de Cherbourg vert, matériau utilisé en de nombreuses parties de l'église. Il est coupé par des bandeaux de pierre blanche de Caen qui rythment la grande surface nue et qui correspondent aux points sensibles de la façade ancienne. Ces bandeaux continuent en quelque sorte les faces latérales des tours, en marquant par exemple l'emplacement d'éléments de l'architecture initiale, tels que des chapiteaux.

Ce grand mur, où le jeu de l'appareil introduit une discrète vibration et rend lisible son échelle, dans son dépouillement même paraît mieux convenir au voisinage des maîtres d'œuvres du monument que toute autre construction. Seules les portes de bronze aux linteaux décorés d'inscriptions serrées — en français — apportent une note ouvragée sur l'austère symphonie de cette façade.

Les tours

La tour nord n'a pas été reconstruite. La ruine a été nettoyée, les chicots ont été arrasés, les blessures pansées.

L'embryon qui subsiste de cette tour est rehaussé d'un décor du XV^e siècle qui ne manque pas de qualité.

La tour sud qui, pour l'essentiel, a survécu aux bombardements a été, elle aussi, nettoyée. Les arrachements des assises ont été régularisés de manière que cette partie noble de l'édifice puisse se présenter avec la dignité souhaitable.

Un couronnement simple rappelle l'amorce de la flèche qui s'élevait là naguère. Mais la flèche, évidemment, n'a pas été reconstituée.

La réparation des erreurs du XIX^e siècle

M. Y.-M. Froidevaux ayant à diriger les travaux de restauration des chapelles latérales en a profité pour réparer des erreurs commises au XIX^e siècle.

En effet, à la partie supérieure des murs de ces chapelles courait une murette édifée au début du XIX^e siècle, d'un as-

pect très lourd, encore alourdi par des dais, des pinacles pyramidaux disgracieux. Les destructions de la guerre ont permis de retrouver dans les moellonnages les éléments anciens d'une balustrade de dentelle, réemployés dans la construction des maçonneries du XIX^e siècle.

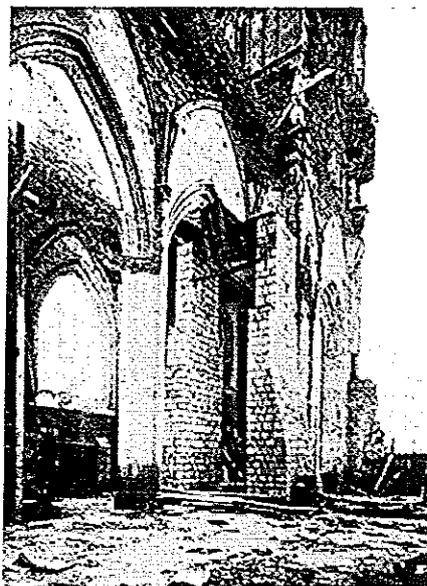
Désormais, cette murette pleine est remplacée par une balustrade ajourée, agrémentée de pinacles décorés, décoration beaucoup plus en harmonie avec le style de l'édifice.

L'intérieur : le chœur

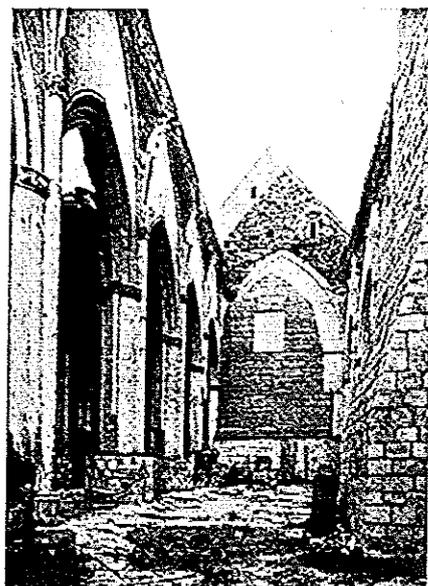
Le chœur comportait un autel du XIX^e siècle qui masquait la perspective de l'édifice. De plus, il était entouré d'une grille. Les fidèles, de ce fait, ne pouvaient assister à la messe que de loin, puisqu'ils

n'avaient pas accès au chœur. La liturgie actuelle souhaitant accroître la participation des fidèles au culte, l'archiprêtre aurait voulu, à cet effet, avancer l'autel vers la nef. Sans aller jusque là et sans davantage installer un autel face à l'assistance, Y.-M. Froidevaux a néanmoins donné satisfaction au vœu des fidèles. En accord avec le clergé, il a transporté l'autel du XIX^e siècle dans une chapelle latérale et l'a remplacé par un autel plus simple ne gênant pas la perspective de l'édifice. Les grilles ont été enlevées. Le chœur actuel n'est donc plus clos ; la visibilité est totale, les fidèles peuvent envelopper le sanctuaire.

Il est à noter que la poutre de gloire, qui en Normandie s'appelle « perque », a échappé à la destruction. Cette perque est surmontée d'un gigantesque crucifix,



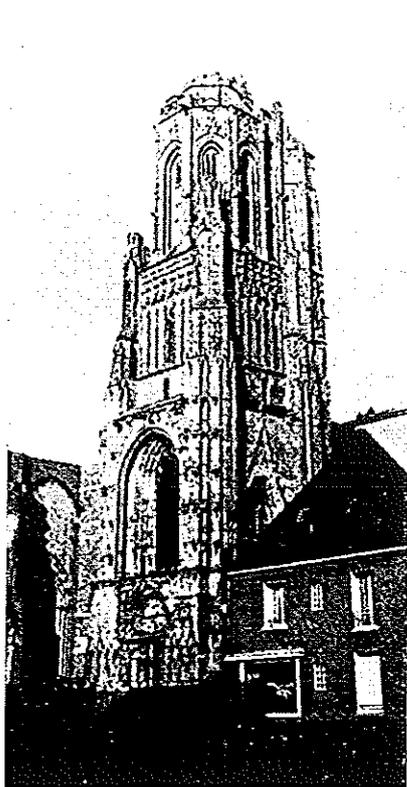
Pile coupée dans la nef



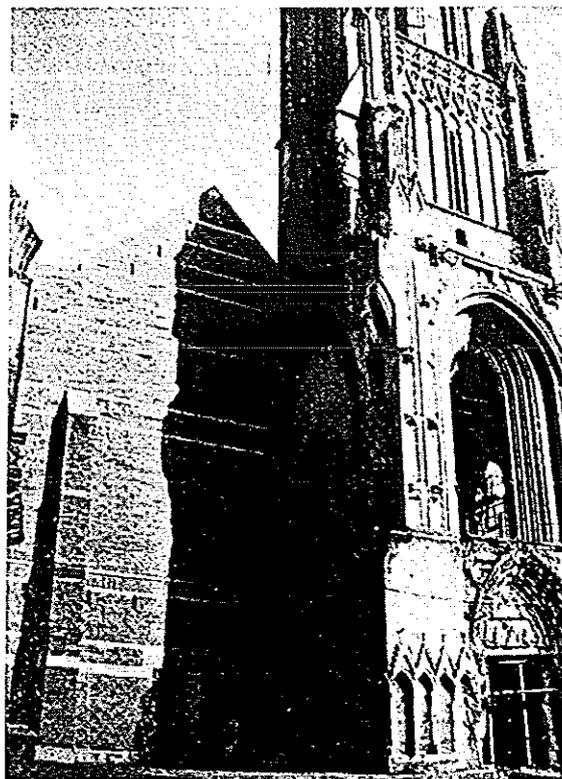
Vue de la nef détruite



La base des anciennes tours



La tour sud



Vestige de la tour sud



Parvis. Angle de la tour sud

seul, c'est-à-dire sans l'accompagnement habituel de la Vierge et de Saint Jean que l'on trouve dans beaucoup de régions de France au pied du crucifix.

Les vitraux

Les vitraux du XIV^e siècle et du XV^e siècle ayant été déposés au début de la guerre n'ont pas souffert des bombardements de 1944. En revanche, les vitraux modernes laissés en place ont été détruits. Les vitraux anciens à personnages sont d'une réelle qualité : ils représentent notamment saint Louis, saint Remi, saint Côme, saint Denis, sainte Geneviève, saint Damien. A citer encore, le beau vitrail de l'Assomption.

Le peintre-verrier Max Ingrand a été choisi pour la restauration des verrières. Sa tâche sera double. Il aura d'abord à remettre en place les vitraux anciens — qui ne couvrent qu'une partie des fenêtres — en leur donnant une vitrerie d'accompagnement. Cette dernière doit permettre la contemplation des vitraux en éliminant l'éblouissement provoqué par des verres blancs. Le peintre-verrier aura, en outre, à faire œuvre de créateur en remplaçant les vitraux du XIX^e siècle détruits. Il concevra des compositions neuves, notamment autour du chœur. Dans ses travaux Max Ingrand aura à rechercher, ainsi qu'il le fait habituellement avec bonheur, la tonalité s'harmonisant le mieux avec la pierre de l'édifice. En effet, chaque église doit recevoir les vitraux qui lui conviennent. Dans tel édifice sombre, il faut songer à des vitraux lumineux, dans tel

autre, pour tenir compte, par exemple, de la teinte chaude de la pierre, une tonalité ocre rose sera très heureuse. Dans ses études, le peintre-verrier devra tenir le plus grand compte de l'action réciproque du verre sur la pierre. L'architecte en chef aura, même dans ce domaine, un grand rôle à jouer : aider à la détermination de la couleur dominante qui sera le plus apte à créer l'atmosphère désirable à l'intérieur de la collégiale.

Le mobilier

Parmi les beaux objets qui ont survécu à la guerre signalons les crédences Louis XV en bois doré. En revanche, le grand orgue a été complètement détruit.

Deux pièces méritent une mention particulière : un grand chandelier pascal et un lutrin décoré de belles têtes d'ange. Ces deux pièces avaient été entièrement écrasées sous les décombres. Après un patient travail, un orfèvre restaurateur des monuments historiques : M. Toulouse, a réussi un véritable tour de force. En partant de pauvres restes méconnaissables, il a pu restituer leurs formes à ces œuvres d'art mobilières. Grâce à lui, le chandelier pascal de cuivre jaune, de deux mètres de haut, de même que le lutrin monumental ont pu reprendre leur place dans l'édifice et ainsi rendre à ce dernier, quelques uns de ses vieux souvenirs.

Les artisans du travail de restauration

La solution adoptée pour la restauration de Notre-Dame de Saint-Lô est due

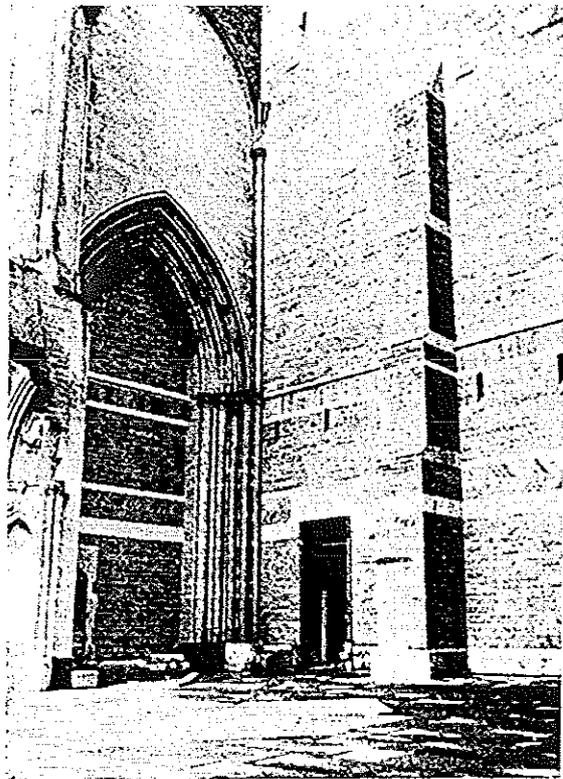
à Y.-M. Froidevaux, qui est le premier à souligner que le résultat acquis est l'œuvre d'une équipe qui a travaillé sous sa direction. Equipe d'atelier d'abord, qui comprenait les architectes Guy Denayer, Michel André et un jeune technicien hollandais Bernard Frinking. Pendant près de cinq ans le problème fut pensé, muri et sans cesse repris ; cela illustre cette vérité que la simplicité en architecture comme en d'autres arts ne peut être que le résultat de la réflexion et de longues études.

Sur place, le service des monuments historiques a été représenté par M. Jacques Traverse, un des reconstructeurs de Saint-Lô, auteur d'un quartier de la ville qui compte parmi les plus réussis. Mais quelle que soit la qualité des architectes, quelle que soit leur science ou leur sensibilité, rien de bon ne pourrait être réalisé si des entreprises ne traduisaient pas fidèlement dans la pierre, le bois, le verre, les instructions des premiers.

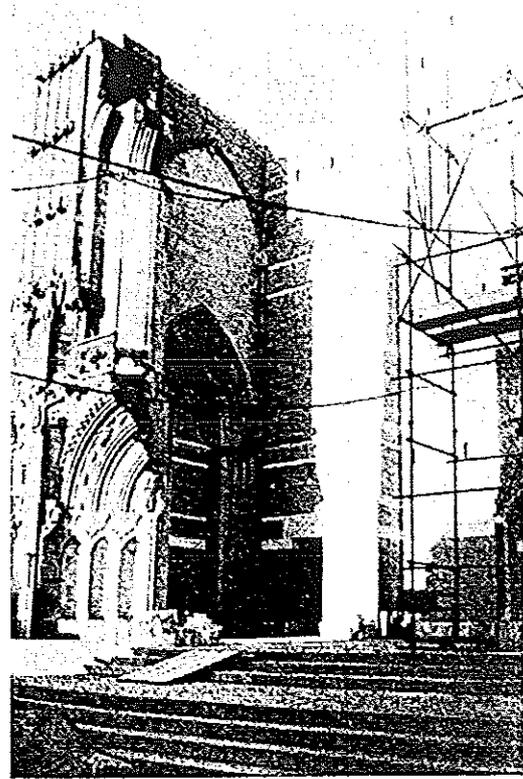
Un hommage tout particulier doit à cet égard être adressé à l'entreprise Quelin et à un chef de chantier Jean Potel qui possède à un extrême degré la difficile technique de l'appareilleur.

Le mur occidental devait être simple et austère, mais il devait vivre, et cette vie la pierre devait la lui donner. Tailler un schiste est vite écrit, traduire ce schiste en un bel appareil est une toute autre affaire. Jean Potel a excellé dans cette entreprise ardue.

Il faudrait encore citer tous ceux qui à des titres divers sont intervenus dans des



Parvis. Angle de la tour nord



Parvis intérieur

travaux de leur spécialité, tels que Max Ingrand ou M. Toulouse. Il est impossible de les nommer tous. Mais nous n'aurions garde d'oublier que l'inspection générale des travaux a incombé à M. Herpe dont l'existence a été entièrement et si efficacement consacrée aux monuments historiques.

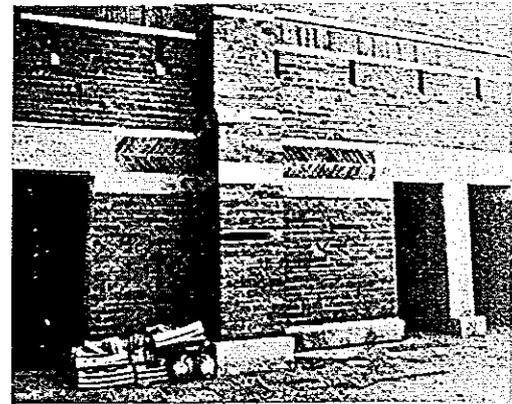
Et maintenant...

Saint-Lô qui a partiellement perdu un édifice plein de charme mais à l'ordonnance architecturale peu équilibrée, a retrouvé un monument faisant à l'art moderne une place importante, sans que ce dernier porte la moindre offense aux vestiges des siècles passés. C'est une expérience architecturale que l'on peut classer parmi les incontestables succès récents.

Et maintenant qu'un élégant parvis s'élève au pied de Notre-Dame, ne serait-il pas possible d'y célébrer les mystères de la Passion qui, au début du XVI^e siècle furent déjà présentés à Saint-Lô ? Les mystères du cycle des Saints pourraient également trouver sur ce parvis un lieu de représentation privilégié.

Pourquoi Saint-Lô ne deviendrait-il pas un jour aussi célèbre à cet égard que la ville d'Oberammergau en Bavière, qui célèbre de tels mystères tous les dix ans !

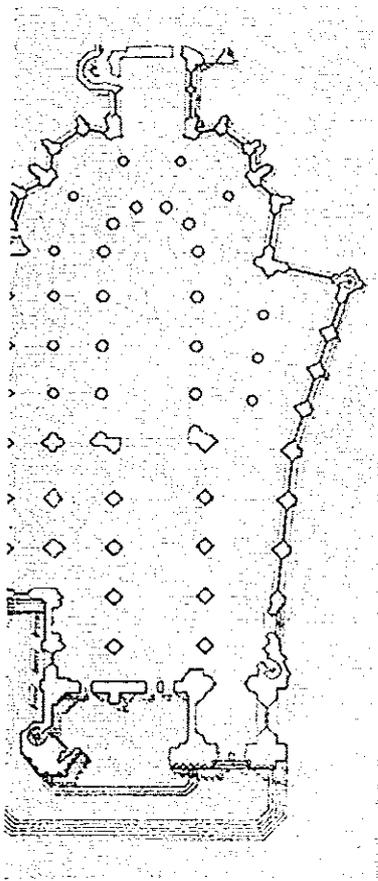
Quoiqu'il en soit de ce vœu, réjouissons-nous avec tous ceux qui s'attachent à la beauté architecturale, de la réalisation que nous devons à Y.-M. Froidevaux, excellent serviteur de nos monuments anciens.



Parvis, détail des portes d'entrée



Détail du linteau de la grande porte



de l'édifice restauré.

☆ Usuel M ☆

dir

SOMMAIRE

numéro hors série

1977

LES RESTAURATIONS FRANÇAISES ET LA CHARTE DE VENISE

« La Convention Nationale, où le rapport de son Comité d'Instruction publique décrète la peine de deux ans de fers contre quiconque dégradera les monuments des arts dépendans des propriétés nationales. »

6 juin 1793

Ce numéro spécial de la revue Les Monuments Historiques de la France a été réalisé en liaison avec la section française de l'ICOMOS. Actes du colloque tenu à Paris du 13 au 16 octobre.

Préface par J. SONNIER - p. 2

ICOMOS

L'ICOMOS et la Charte de Venise par P. RODGERS - p. 4

La Section Française de l'ICOMOS par J. FOSSEYEUX - p. 6

COLLOQUE

Les actes du colloque sur les restaurations françaises et la Charte de Venise par F. CHATELAIN - p. 8

Problèmes de la restauration avec l'environnement sociologique et culturel par M. PARENT - p. 10

Restauration et Histoire par J.P. BABELON - p. 20

Compte rendu de R. BONNEL - p. 30

Évolution des doctrines en fonction de l'évolution des techniques par J. TARALON - p. 31

Compte rendu de B. de SAINT-VICTOR - p. 38

Aspects administratifs et financiers du problème de la restauration par P. DUSSAULE - p. 39

Compte rendu - p. 50

Les modalités de la restauration des ensembles anciens par J. HOULET - p. 51

Compte rendu de B. de SAINT-VICTOR - p. 62

Restauration et utilisation par Y. BOIRET - p. 63

Compte rendu de B. de SAINT-VICTOR - p. 72

Lisibilité des restaurations par B. MONNET - p. 73

Compte rendu de D. RONSSERAY - p. 77

Conservation des ruines et traitement des vestiges provenant des fouilles par J. SONNIER - p. 78

Compte rendu de D. RONSSERAY - p. 83

Bilan documentaire critique de restaurations de peintures murales en France par F. ENAUD - p. 85

Compte rendu de D. RONSSERAY - p. 94

Problèmes de restauration par Y.M. FROIDEVAUX - p. 95

Compte rendu de C. de MAUPEOU - p. 101

Restauration et avenir du patrimoine par A. CHASTEL - p. 102

INTERVENTIONS DES PARTICIPANTS - p. 110

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : JEAN SALUSSE

REDACTEUR EN CHEF : VERONIQUE HARTMANN

COMITE DE REDACTION :

PRESIDENT : Y.-M. FROIDEVAUX, ARCHITECTE, INSPECTEUR GENERAL DES MONUMENTS HISTORIQUES
Y. MALECOT, PRESIDENT DE LA C.N.M.H.S.
A. ROLLIER, DIRECTEUR-ADJOINT DE LA C.N.M.H.S.
A. CHASTEL, PROFESSEUR AU COLLEGE DE FRANCE
J. TARALON, INSPECTEUR GENERAL DES MONUMENTS HISTORIQUES
L. GRODECKI, PROFESSEUR D'HISTOIRE DE L'ART
G. COSTA, INSPECTEUR PRINCIPAL DES MONUMENTS HISTORIQUES
B. FONQUERNIE, ARCHITECTE EN CHEF DES MONUMENTS HISTORIQUES
F. BERCE, ARCHIVISTE, PALEOGRAPHE
P. CHAPU, CONSERVATEUR AU MUSEE DES MONUMENTS FRANÇAIS
J. SOUBIELLE, DIRECTEUR DE LA REVUE DU TOURING CLUB DE FRANCE
G. GOETZ, JOURNALISTE

MAQUETTISTE : JEANNE JOB

couverture : aile ouest de l'hôtel Sully (Photo E. Revault).

Abonnement annuel (6 numéros) : 110 Francs

Prix du numéro : 21 Francs.

Prix du numéro hors série : 30 Francs.

Pour les abonnements et les renseignements, s'adresser au secrétariat de la revue :

LES MONUMENTS HISTORIQUES DE LA FRANCE
62, rue Saint-Antoine, Paris 4^e
téléphone 277.59.20

Diffusion NMPP
Inscription CPPP : 30301



Problèmes de restauration

Yves-Marie FROIDEVAUX

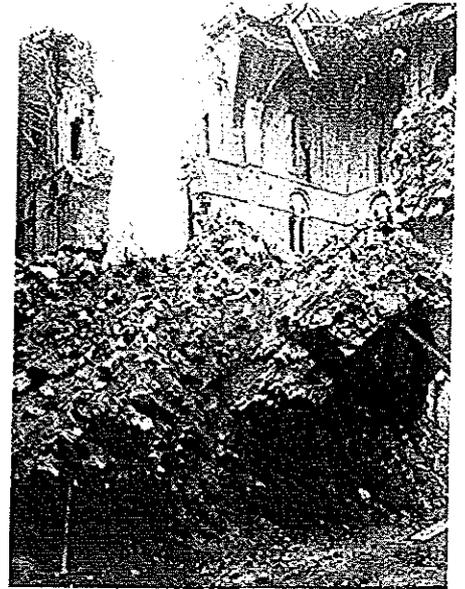
Inspecteur général des Monuments Historiques

Le patrimoine monumental de la France ne peut être conservé comme un cadavre en hibernation, et pour se transmettre doit demeurer vivant, au rythme de notre société et de celle de demain. Un édifice ancien ne garde sa pleine signification que s'il s'intègre encore dans la vie des hommes; il n'est pas seulement matière première d'une histoire, mais aussi œuvre de beauté, et porteur d'une action, d'une idée ou d'une spiritualité. Cette vie des monuments est une notion dont la nécessité apparaît de plus en plus clairement car l'expérience montre qu'un édifice qui ne répond plus pleinement à sa fonction péreclite, et qu'inutilisé, il se dégrade et meurt quelles que soient les protections mises en vigueur qui ne pourront lui assurer qu'une éphémère survie. Bien des exemples récents illustreraient ce fait. La transmission de cet héritage culturel n'exige donc pas, uniquement, la conservation matérielle des œuvres architecturales du passé mais aussi, et surtout, la conservation de l'esprit dont elles sont le support.

La conservation intégrale, telle qu'elle est trop souvent comprise, est insuffisante, un monument qui n'a plus de vie ne transmet son message qu'à une minorité d'initiés; il devient objet de musée et ne peut, dès lors, être abordé qu'avec un minimum de connaissance préalable. Ainsi en est-il des thermes de Julien, du Château Gaillard ou de l'abbaye de Noirlac.

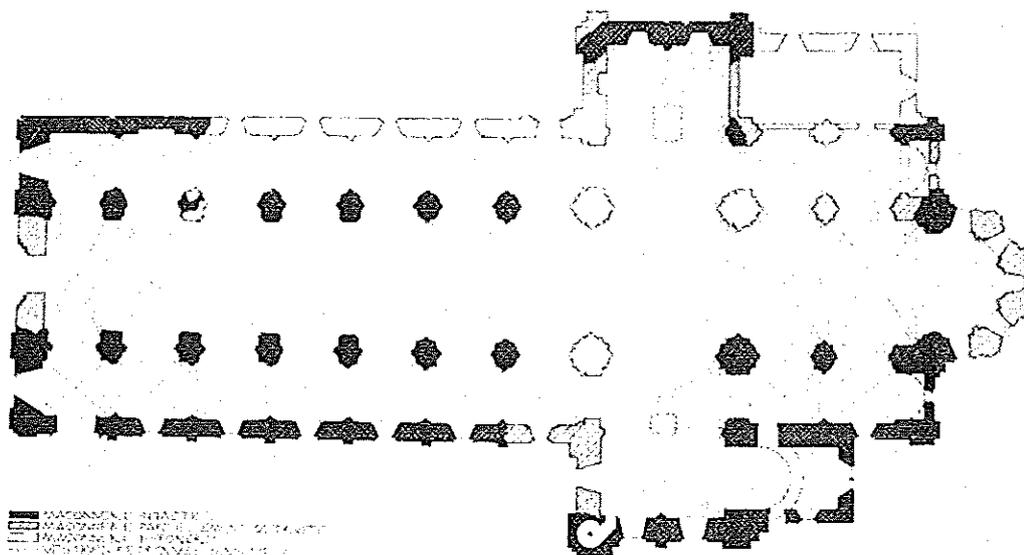
Par contre, à Nîmes, les arènes, animées par les courses de taureaux, à Rouen, la rue du Gros-Horloge avec ses chalands, ou encore telle petite église de campagne dans l'ombre de laquelle brille encore la flamme d'une veillesse, évoquent toujours avec puissance non seulement la beauté de l'architecture, mais aussi l'histoire et la vie profonde d'une société.

Certes il ne faut pas minimiser l'importance des exigences de la science archéologique et de l'histoire qui garantissent l'authenticité du message transmis par le monument, et cela exige une rigueur dont la « Charte de Venise » souligne, avec raison, l'évidence; mais il est vain néanmoins d'oublier les impératifs de sa fonction, sans doute évolutive, et les impératifs de sa beauté. Il faut remarquer en effet qu'en dépit de doctrines très affirmées et souvent exclusives, la vie est toujours plus forte que les concepts et fait craquer les liens qui veulent la contraindre abusivement. C'est pourquoi la conservation doit, en bien des cas, aller de pair avec la notion de restauration chaque fois qu'entrent en ligne de compte la beauté ou la fonction du monument.



Eglise abbatiale de Lessay : Le transept Nord, après la guerre. (Archives Photographiques)

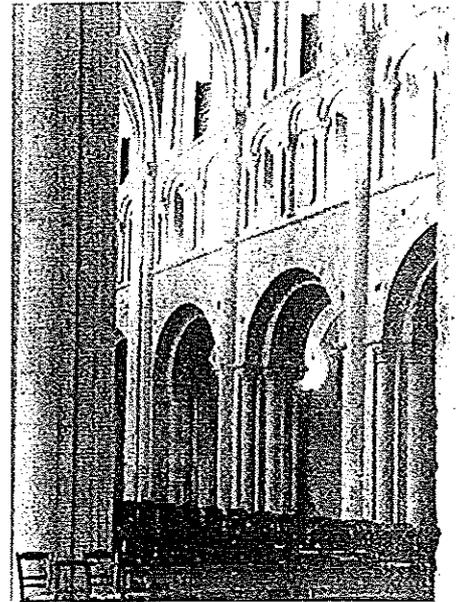
Eglise abbatiale de Lessay : Plan au sol. (Dessin Y.-M. Froidevaux).



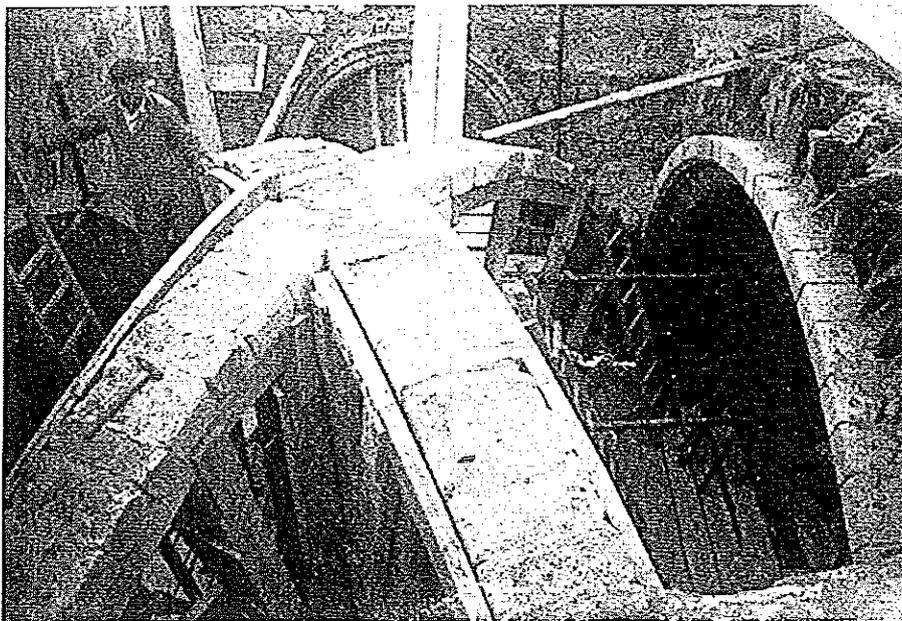
Les dommages de guerre, par l'exagération des problèmes qu'ils posèrent peuvent assez bien illustrer ce propos.

En effet, brutalement, de grands édifices en pleine vie furent atrocement mutilés au point que le principe même de leur conservation pouvait être mis en question; or, contrairement à ce que l'on pouvait penser a priori, ce furent des solutions différentes qui furent adoptées suivant les cas. Trois exemples sont particulièrement caractéristiques de cette attitude. Ils avaient en commun l'attachement que leur portait la population en tant que

avaient même pas laissé la beauté tragique de certaines ruines. Le responsable régional de la construction songeait à l'utiliser comme carrière pour l'empierrement de ses routes! Cependant l'opinion publique fut la première à réagir positivement en demandant la restauration immédiate de l'édifice. Le Service des Monuments Historiques se concertait. La restauration de ces vestiges était-elle possible et souhaitable, l'ampleur des reconstitutions ne risquait-elle pas de retirer tout caractère d'authenticité aux décombres en leur enlevant de plus cet attrait émouvant et subtil des



Lessay : La nef, après restauration. (Photo Bulloz)



lieu de culte, mais leur caractère et leur esprit les différenciaient.

Lessay : Reconstruction d'une voûte de nef. (Photo de l'auteur)

truction. Quoique peu connue du grand public, l'église de Lessay est sans conteste l'une des plus pures parmi les œuvres romanes de Normandie, une des plus éminentes de l'architecture du XI^e siècle (1). La justesse de ses proportions, l'harmonie de ses volumes, son unité impressionnante en font un édifice dont la qualité indiscutable n'est pas liée à une date de construction; c'est une œuvre d'art dans son sens le plus absolu, indépendante du charme des siècles, de la couleur de ses mousses ou même du pittoresque des tassements et des

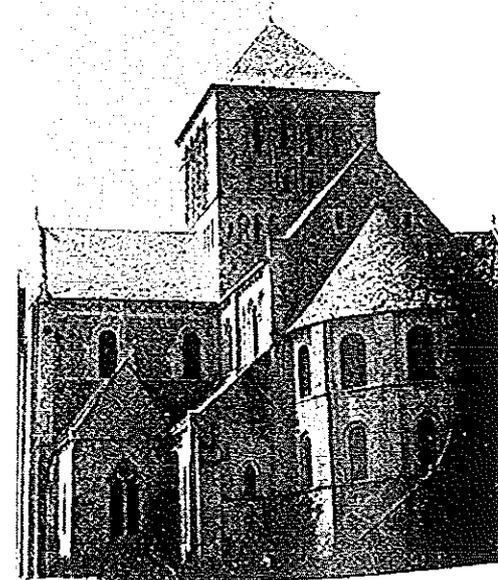
Lessay : Le chevet. (Photo de l'auteur)

Église abbatiale de Lessay

L'église abbatiale de Lessay est un des édifices les plus attachants de l'architecture romane de Normandie; elle appartient au groupe des constructions élevées par le duc Guillaume à la suite de la conquête de l'Angleterre. Située malheureusement au centre des combats du débarquement, elle fut, en partie, détruite par des explosions de mines. L'édifice mutilé était lamentable et à première vue perdu; or les destructions ne lui

œuvres du passé indemnes de toute intervention, ne valait-il pas mieux consolider ce qui restait pour prolonger de quelques décades l'agonie de ces ruines? Beaucoup penchaient pour cette solution plus conforme à une saine doctrine souvent exposée. Cependant la décision finale fut la restauration. De très fortes raisons pesèrent sur celle-ci.

C'était tout d'abord la souveraine beauté du monument avant sa des-



déformations introduits par les ans. Or, en 1945, cette architecture prestigieuse n'était plus qu'un magma de murs aux rythmes brisés et aux volumes disparus. Pouvaient-on laisser ainsi perdue pour les générations futures cette part éminente du patrimoine architectural du pays ?

C'était aussi l'intérêt archéologique de l'édifice, construit à la fin du XI^e siècle, dans le style particulier à l'architecture normande. Un grand nombre d'observations archéologiques pouvaient y être faites tant sur ses dispositions générales que sur sa structure et son décor. De plus ce fut grâce aux travaux que l'on a pu retrouver une phase de la naissance de la voûte sur croisée d'ogives; ce monument représente donc un maillon important dans l'étude de l'architecture romane; les problèmes de chronologie ou d'influence qu'il pose ne sont sans doute pas, jusqu'à présent, résolus parfaitement. C'était une raison de plus pour le rétablir dans son intégrité pendant qu'existaient encore, en désordre peut-être, mais utilisables, ses éléments démontés.

Les travaux ont été terminés après treize années d'efforts. Certains apports resteront le témoignage de la restauration, ainsi la nature de la pierre et certains détails de mise en œuvre; d'autre part les ensembles décoratifs des vitraux et du mobilier, conçus dans un esprit contemporain, marqueront le souvenir de la date historique de la destruction. Depuis lors, l'attrait du public pour l'édifice ne s'est pas démenti car ayant retrouvé son éminente beauté l'église abbatiale de Lessay a repris sa place parmi les grands édifices de Normandie.

Saint-Malo de Valognes

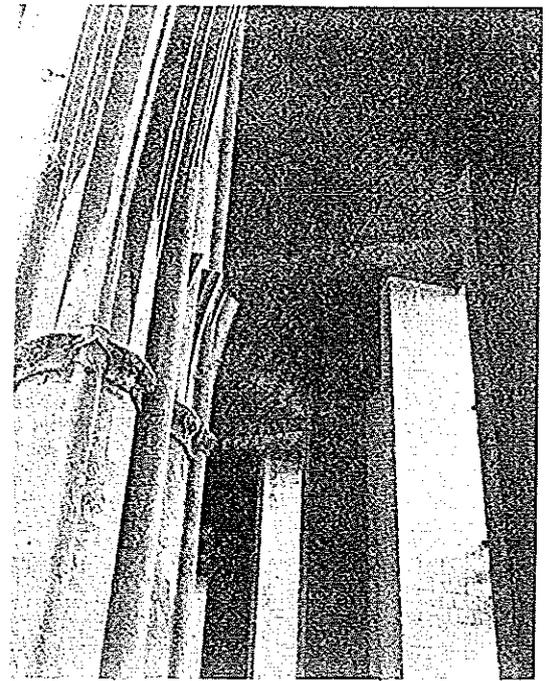
Le cas de l'église de Valognes est très différent. Avant la guerre l'église comportait dans son intégralité des apports de nombreuses époques; toutefois deux éléments dominaient : le chœur construit à la fin du XIV^e siècle et la nef de la fin du XV^e siècle. Cet

ensemble assez hétérogène, dominé par un dôme, avait un caractère pittoresque qui s'alliait parfaitement avec la petite ville de Valognes évoquant tout le charme du passé.

Les ravages furent terribles. Au centre de la cité écrasée, les ruines démantelées de l'église apparurent pendant plusieurs années comme un mal irréparable. Les hésitations furent longues; en définitive il fut décidé de rétablir le chœur, très beau d'ailleurs, dans son intégralité d'origine; par contre la reconstruction de la nef, nécessaire pour l'exercice du culte, était laissée à la charge du Ministère de la Reconstruction, suivant les techniques contemporaines.

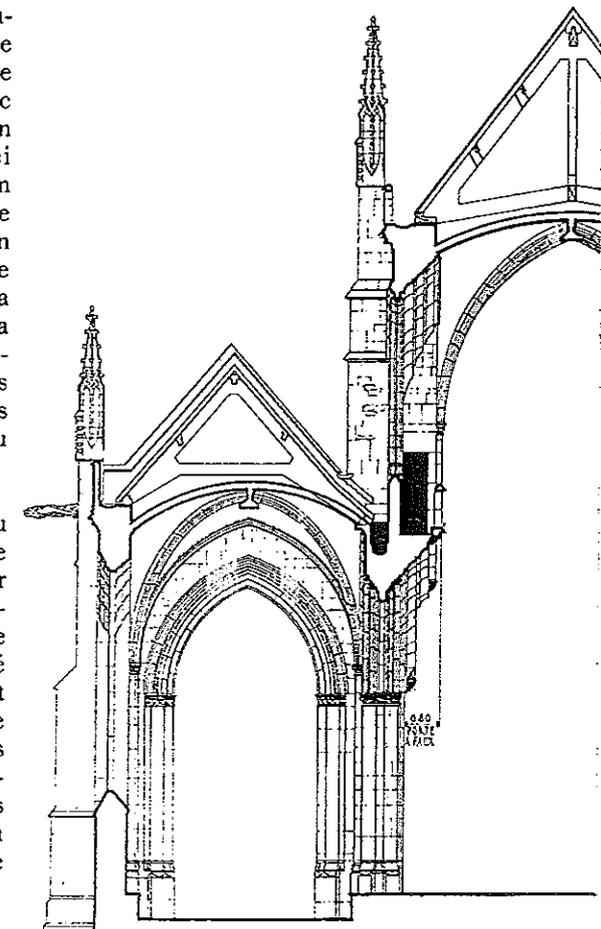
La raison majeure de ce parti réside dans l'intérêt très particulier de la structure du chœur, dont la conception est unique dans l'histoire de l'architecture médiévale (2). C'est en effet l'œuvre d'un maître anonyme qui imagina un système d'équilibre tout à fait original. La contrebutée des voûtes hautes est assurée ici par un jeu de porte-à-faux des points d'appui; ainsi l'équilibre de l'édifice est obtenu, non pas par les béquilles que sont les arc-boutants habituels, mais par la disposition même des points d'appui : solution étonnante de hardiesse et de science; or nulle part ailleurs ce modèle ne fut imité. Il importait donc qu'il soit transmis car il constitue un chapitre supplémentaire, jusqu'ici inconnu, dans l'histoire de l'évolution des structures. Par contre la nef ne comportait pas cette disposition géniale; il aurait été vain, tant sur le plan plastique que sur le plan de la vérité archéologique de vouloir la restaurer; l'ensemble ne correspondait plus d'ailleurs aux dispositions requises à notre époque pour les fonctions liturgiques en raison du manque de visibilité du sanctuaire.

Sur les bases de ces données du problème la nouvelle nef fut conçue comme un large vaisseau, soutenu par de très légers points d'appui, entourant l'ancien carré du transept où le sanctuaire est aménagé. La difficulté à résoudre fut la liaison du chœur et de la nef; c'est une solution de contraste qui a été recherchée dans les masses de l'ensemble, avec toutefois un rapport d'échelle dans les éléments de détail. Le chœur du XIV^e siècle apparaît désormais comme



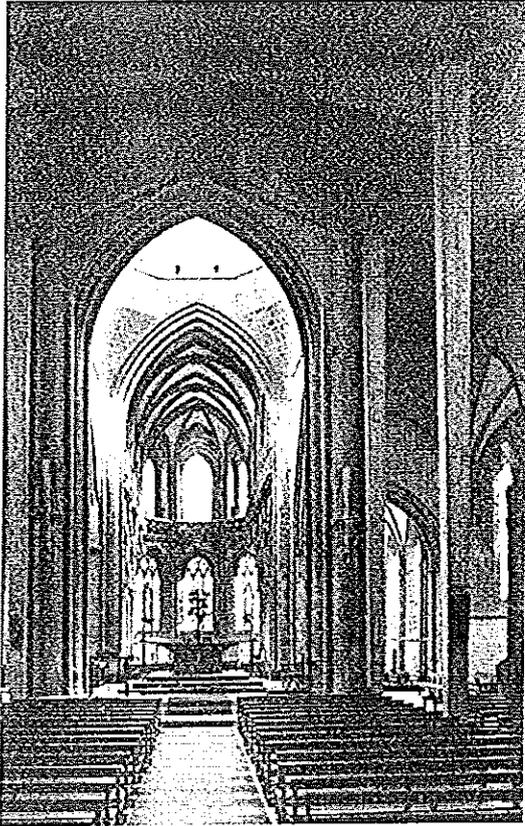
Valognes : Détail de l'alliance du moderne et de l'ancien. (Photo M. Seyve)

Valognes : Coupe. (Dessin de l'auteur)



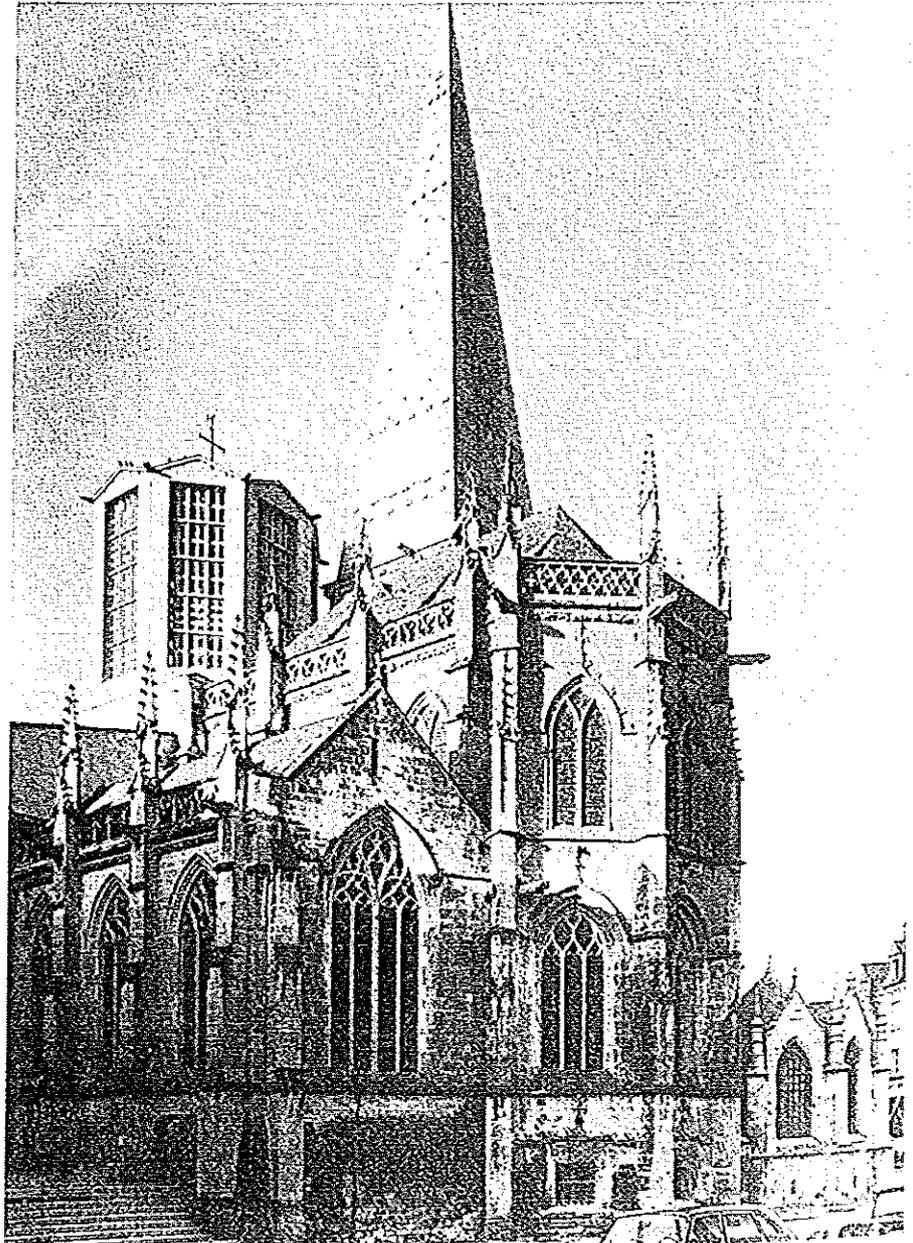
1. Cf Les Monuments Historiques de la France n° 3 (1958).

2. Cf. Les Monuments Historiques de la France n° 2 (1968) p. 72.



Valognes : Le chœur du début du xv^e siècle restauré, ainsi que la base de la tour lanterne, à la suite des dommages causés par la guerre, et la nouvelle nef. (Photo J. Boulas)

Valognes : Le chevet du début du xv^e siècle, la tour lanterne et la flèche reconstruites en 1955 à la suite des destructions de guerre. (Photo J. Boulas)



une châsse très précieuse à côté de la grande nef assez austère du ^{xx}^e siècle qui porte le caractère de son époque.

Ainsi dans un respect absolu des dispositions d'origine un élément très précieux de l'histoire de l'architecture a été reconstitué en partie et complété par un autre élément, contemporain celui-là.

Notre-Dame de Saint-Lô

Saint-Lô eut le triste privilège d'être la capitale des ruines provoquées par les combats du débarquement allié; après les déblaiements, seuls subsistaient de l'ancienne cité quelques vestiges de remparts et son église déchiquetée. L'état de la collégiale Notre-Dame était alors pitoyable; devant la nef aux voûtes écroulées, la tour nord était presque entièrement effondrée ainsi que la partie centrale de la façade et la flèche de la tour sud. Les premières études d'urbanisme de la reconstruction de la ville envisageaient de déplacer le lieu de culte et de garder ces ruines émouvantes et tragiques dans un espace planté.

Comme dans les édifices précédents la volonté des habitants prévalut : ils tenaient, en effet, à retrouver leur église restaurée là-même où elle était située depuis les origines du christianisme. Certes la restauration de l'église ne posait pas, en elle-même, de difficultés particulières, les brèches furent en effet reprises et les maçonneries consolidées suivant les techniques habituelles. Tout autre était l'état de la façade. Cette dernière, ni par ses proportions ni par la qualité de sa composition, ne pouvait s'inscrire parmi les œuvres éminentes de notre architecture du Moyen Age. Toutefois sa composition donnait à l'édifice son aspect de cathédrale; le pittoresque de ses éléments patinés par les siècles, son cadre de rues sinueuses aux pignons aigus et aux toits irréguliers constituaient un ensemble d'un charme incontestable dont les Saint-Lois étaient fiers et les touristes amoureux.

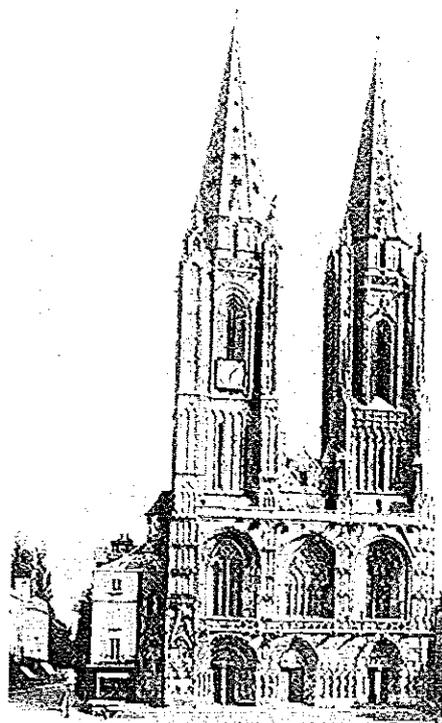
Or, au cours des bombardements, devant la nef aux voûtes écroulées, la tour nord s'était presque entièrement effondrée, ainsi que la partie centrale de la façade entre les deux tours et la flèche sud.

Le parti adopté fut la conséquence des constatations suivantes : le rétablissement à l'identique de la façade d'origine aurait imposé la reconstruction neuve des deux tiers des maçonneries; l'opération lui aurait ainsi enlevée tout caractère d'authenticité, les éléments d'époque se trouvant noyés dans les maçonneries neuves.

Le principe de la reconstruction aurait pû, à la rigueur, être soutenu si ce fragment d'édifice avait été une œuvre architecturale d'une grande pureté, dont la qualité aurait primé les exigences de l'archéologie. Tel n'était pas le cas. Cependant les hasards de la destruction avaient imprimé à cette façade meurtrie un caractère de réelle beauté et une indéniable grandeur, d'où se dégageait une profonde émotion à laquelle nul ne pouvait rester indifférent.

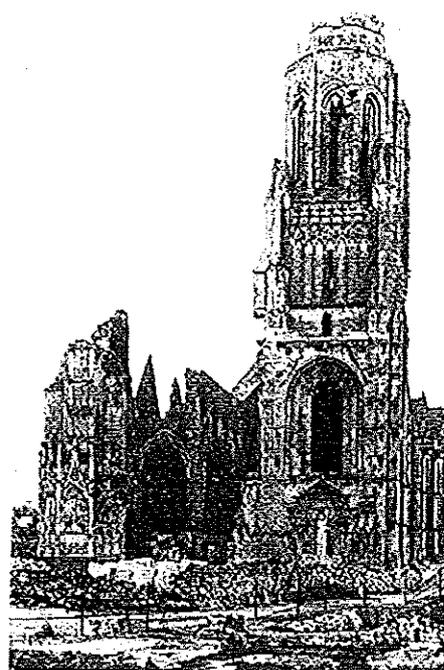
C'était donc une nouvelle façade qu'il fallait construire pour clôturer l'édifice vers l'ouest. Les vestiges de l'ancienne façade furent tout d'abord consolidés, nettoyés et remis en valeur, puis un grand mur fut bâti en retrait d'une travée, à l'aplomb de la deuxième travée de la nef conservée. Ce grand mur de schiste, dépouillé et simple, est rythmé par quelques bandeaux de pierre le rattachant aux grandes lignes de la composition des tours; un contrefort le divise pour assurer l'équilibre des arcades des vaisseaux intérieurs. Le seul percement est celui des portes d'accès en bronze. Les nécessités constructives, les exigences du respect des vestiges anciens et de leur mise en valeur, ainsi que l'esprit même d'un édifice sacré concourent à garder à cet apport contemporain un caractère de simplicité et de grandeur qui conserve le souvenir des événements de sa libération.

Ces trois exemples pourraient être multipliés; ils montrent la diversité des solutions que les édifices anciens peuvent exiger, suivant leurs caractéristiques archéologiques, esthétiques ou fonctionnelles. La Charte de Venise permet de se défendre des erreurs les plus grossières mais sa déontologie doit être acceptée dans son esprit. Son application à des cas concrets demande donc une réflexion préalable, tenant compte de la vie de l'édifice qui est le garant le plus sûr de sa conservation. ■ ■



Notre-Dame de Saint-Lô avant la guerre.

Notre-Dame de Saint-Lô après la guerre.



Notre-Dame de Saint-Lô : élévation, (Dessin de l'auteur)

